IMAGES



ANNIVERSAIRE ROYAL

L'Egypte a fêté, ces jours-ci, le quatrième anniversaire de l'investiture de Sa Majesté le Roi. Nous sommes heureux de publier, à cette occasion, cette photographie du souverain, de Sa Majesté la Reine et de S.A.R. la Princesse Fériel prise, récemment, dans le parc d'un des palais royaux.

No. 621 — LE CAIRE EGYPTE 4 AOUT 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills
20 mils en Palestine



GLANE DANS LA PRESSE



LE BOULET AU PIED
Le Japon se tourne vers le Sud... Mais il oublie qu'il a, au pied, le boulet de la Chine qui l'empêche d'avancer.
(Rochester Times Union)



LE TRAIN DE L'AXE
LE CONDUCTEUR HITLER. — Et ces pauvres voyageurs s'imaginent qu'ils savent où ils vont.
(Daily Mirror)

CRUEL DILEMME
Franco entre le couteau de l'Axe et l'or anglais. Lequel choisir ?
(Daily Mirror)



→
Sérénade nazie
(Rochester Times Union)



DIMANCHE PROCHAIN :

Croquis & Dessins de Guerre

UN NOUVEAU NUMERO SPECIAL D'« IMAGES »

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Les Allemands dans la voie des aveux

C'est vers les communiqués et les déclarations des Allemands eux-mêmes qu'on revient, pour bien définir leurs positions, car ils sont entrés dans la voie des aveux. Non par un réveil subit de leur conscience, par un coup de grâce, mais parce que les faits ne leur permettent plus de dénaturer la vérité.

Ils avaient annoncé qu'ils avaient pris et dépassé Smolensk, qu'ils avaient pris et dépassé Kiev, qu'ils étaient à quelques kilomètres de Léningrad et de Moscou. Propagande de consommation intérieure et de démoralisation des Russes... mais qui ne peut résister à dix jours, sans confirmation des faits.

Les faits n'étant pas confirmés, les Allemands commencent donc à avouer. Le trait typique de leurs aveux est qu'il n'est pas question de conquérir des kilomètres et d'occuper des villes, car l'essentiel est de détruire la force militaire de l'adversaire.

On remarquera que nous l'avions dit ici, au début de la guerre, quand la cinquième colonne voulait donner de l'importance exagérée à la première avance allemande.

« Il est difficile de dire où et comment finit le champ de bataille, qui s'étend sur plusieurs centaines de kilomètres. Les deux puissances militaires les plus fortes du monde se livrent un combat à mort », écrit le « Voelkisher Beobachter », organe officieux allemand. Et ces phrases ne ressemblent guère aux fanfaronnades du début de la campagne.

Un jour, les Allemands reconnaissent que les armées russes ont encore de fortes réserves derrière elles, puis que leur armement et leur équipement sont des plus modernes, que leurs tanks sont réellement compresseurs et leurs avions hors pair ; puis ils admettent que le soldat russe combat avec acharnement, que la victoire doit tarder, qu'il n'est pas facile de faire ceci et cela.

Réellement, nous n'aurions pas souvent mieux dit. La bataille donc fait rage, avec une violence fanatique de part et d'autre. Et tandis que les combats se déroulent, l'Angleterre et les Etats-Unis organisent méthodiquement leur aide à la Russie, en pétrole surtout. Le délégué de Roosevelt s'entretient à Moscou avec Staline et des ordres sont donnés, aux Etats-Unis, pour délivrer un très grand nombre de permis d'exportation de produits pétroliers, de la côte occidentale vers la Russie. Par contre, l'Allemagne est désormais privée du pétrole russe et les centres pétroliers roumains sont bombardés et ravagés.

Les Allemands laissent dire qu'ils envoient sur le front de grandes quantités de gaz, mais ceci nous semble un bluff, car ils savent que les Russes ont également des gaz nocifs à leur disposition et Hitler n'exposera pas le peuple allemand à une attaque par le gaz, car ce serait la fin de son régime. Il est déjà en querelle avec la Reichswehr et ne voudrait pas affronter un grave mécontentement populaire.

Le Japon n'est pas prêt

Pour neutraliser l'aide anglo-américaine à la Russie, Hitler insiste auprès du Japon pour attaquer de suite la Russie, l'Angleterre et les Etats-Unis. Mais le Japon ne semble pas pressé et donne plutôt l'impression d'avoir avalé un trop gros morceau avec l'Indochine et qu'il doit se donner le temps de le digérer. Il a remporté une victoire facile sur les capitulards de Vichy et ne tient pas beaucoup à s'engager dans une guerre compliquée. La presse, pendant une semaine, a attaqué le Thaï et l'on s'attendait à une agression militaire. Mais depuis deux jours, les nouvelles officieuses de Tokio disent que le Japon ne peut être prêt avant un minimum de trois mois pour attaquer le Thaï, Singapour ou les Indes néerlandaises.

Cette excuse est plutôt fallacieuse et cache le désir du Japon d'attendre et de voir. Les Allemands lui disent bien qu'ils ont écrasé les Russes et qu'il n'a plus qu'à les attaquer du côté de la Sibérie. Mais le Nippon est méfiant et met en doute les affirmations allemandes.

Il n'est pas moins intelligent que d'autres pour comprendre que la campagne de Russie n'est pas une victoire-éclair et que l'issue en est incertaine. Il voudrait bien, pour faire plaisir à l'Allemagne, détruire les industries de guerre russes en Sibérie et rendre inutilisable le port de Vladivostok, pourvu que l'opération soit de tout repos, comme la « glorieuse conquête de l'Indochine » contre les forces passives de Vichy. Mais avec un maréchal Vassili Blücher qui n'a rien d'un Darlan, un nombre imposant de divisions blindées à la frontière russo-japonaise, l'opération serait une vraie guerre et le Japon préfère se donner un répit de trois mois, pour réfléchir et se décider.

Mais ces trois mois lui feront définitivement charger d'avis, car ils auront marqué l'échec de l'Allemagne en Russie. Si, d'ici deux mois, Staline n'a pas capitulé — et rien ne fait croire qu'il le fera — on devra considérer Hitler comme battu en Russie.

Et d'ici trois mois, les Etats-Unis auront mis au point leurs préparatifs dans le Pacifique, car trois mois, avec les ressources américaines, c'est trente mois pour tout autre pays.

De son côté, l'Empire britannique accélère également ses préparatifs à Singapour et ailleurs. Et nous savons avec quelle force et quelle rapidité se développe l'activité britannique.

Par conséquent, si aujourd'hui le Japon estime hasardeuse une guerre contre les démocraties, s'il estime que la proportion des forces n'est pas à son avantage, nous ne croyons vraiment pas que dans trois mois la situation aura changé, au degré de lui permettre de défier impunément les trois grandes puissances ennemies des dictatures.

En outre, des milieux japonais importants ne veulent qu'assimiler l'Indochine, avec son riz, son caoutchouc, ses riches produits tropicaux, et s'y installer d'une façon permanente. Pourvu que les Soviets les laissent tranquilles, ces Japonais ne veulent rien entendre d'aventures sibériennes.

C'est pourquoi, si dans une quinzaine de jours le Japon n'a pas allumé un conflit dans le Pacifique, il ne le fera plus.

L'armée britannique attend de pied ferme

Avec ténacité, Winston Churchill tient à rappeler continuellement aux habitants des îles Britanniques qu'il ne faut pas se dire : « La Russie et les Etats-Unis gagneront la guerre pour nous », car il faut que les Britanniques gagnent eux-mêmes leur guerre. Et cet avertissement, il vient de le lancer à un des moments où l'opinion publique aurait pu se relâcher et croire que la Russie va, à elle seule, écraser l'Allemagne et mettre fin à la guerre. Cet avertissement n'a peut-être pas amusé le peuple anglais, mais c'est un grand service que lui rend le chef de son gouvernement.

Il n'est pas très sûr que Hitler veuille tenter une invasion des îles Britanniques, et nous sommes convaincus que Churchill n'y croit pas trop lui-même. Si Hitler n'a pas tenté l'aventure alors qu'il était le maître de forces intactes et imposantes, que l'Angleterre n'était pas prête, il ne va pas la tenter maintenant, que l'Angleterre est devenue une forteresse imprenable et que l'aviation autant que l'armée allemandes sont terriblement éprouvées dans la bataille de Russie.

Cependant, Churchill, en psychologue des foules, agite le spectre de l'invasion, pour impressionner le public et obtenir de lui plus d'efforts, de production, pour le maintenir dans sa détermination de vaincre. L'armée de Grande-Bretagne est prête, attend de pied ferme l'envahisseur, mais il faut qu'elle soit plus forte encore, non pour repousser une invasion si peu probable, mais pour jouer son rôle dans la grande bataille continentale. Car, il ne faut pas s'y tromper, les dirigeants de l'Angleterre et des Dominions savent bien que le blocus, les bombardements aériens ne peuvent finir une guerre. Tôt ou tard, il faut une grande rencontre entre une armée allemande et une armée britannique, en un coin quelconque de l'Europe.

C'est pour cette éventualité que Churchill, Menzies et les autres ne cessent d'alerter les peuples de l'Empire, de leur demander plus d'efforts et de compter principalement sur eux, afin de constituer la puissante armée qui pourra remporter la victoire.

C'est ainsi que nous comprenons l'avertissement de Churchill pour que les défenses britanniques soient en état d'alerte, aux environs du premier septembre et non comme la presse londonienne elle-même l'interprète, afin de lui garder son effet.

Pour nous, ni maintenant, ni en septembre, ni plus tard, Hitler ne fera la folie d'une expédition contre l'Angleterre.

L'humour dans la politique

Sans qu'elles le veuillent ou qu'elles s'en doutent, ce sont la radio et la presse italiennes qui mettent la note comique dans la politique internationale.

Dernièrement, une attaque par mer contre Malte a échoué, mais voici comment la propagande italienne veut la présenter, comme une victoire :

« ...Huit de nos E-boats et de nos vedettes lance-torpilles ne sont pas revenus de l'attaque. Mais comme ils étaient commandés par des officiers de valeur et des héros, il est certain que chacun d'eux a dû couler une puissante unité de guerre britannique. Et ainsi, nous pouvons compter à notre actif le torpillage de huit navires de guerre de l'ennemi et classer cette attaque contre le port de La Valette comme un des plus brillants faits d'armes de cette guerre. »

Evidemment !

Et ceci n'est rien devant les récits fantastiques journellement racontés et fabriqués pour remonter le moral du peuple italien et sauver le fascisme agonisant. Il s'agit seulement de savoir si Hitler considère ces « succès » italiens comme une compensation suffisante pour toutes les grosses pertes qu'il est en train de subir en Russie.

LE FILM EGYPTIEN

Nous avons enfin un cabinet de coalition libéraux-saadistes-indépendants et le plus étrange est que ce cabinet est né de négociations qui n'en avaient pas l'air.

Chacun les démentait, ou presque ; le Premier Ministre demeurait dans le vague des affirmations de principe. « ...J'ai toujours voulu d'un cabinet d'union et je n'ai pas changé d'avis. »

Les leaders des partis se montrent d'une réserve incompatible avec l'art oratoire parlementaire : peut-être... pourquoi pas ?... aucune offre officielle ne nous a été faite... nous discutons entre nous de choses bien plus importantes qu'un remaniement ministériel, etc... etc...

Et jusqu'à la dernière minute, on aurait cru qu'il n'était question de rien et c'est probablement pour cette raison que l'affaire a réussi. Elle s'est faite en douce et les plus grosses difficultés ont été aplanies. Les saadistes ont fini par se montrer moins intransigeants et tout s'est arrangé.

Nous avons donc un ministère de coalition bien calculé : cinq saadistes, cinq libéraux et cinq indépendants.

Les pronostiqueurs lui accordent longue vie, car les membres qui le composent sont de caractère conciliant dans leur ensemble et peuvent collaborer sans choc intérieur.

Ce nouveau cabinet n'a plus qu'à faire voter les derniers chapitres du budget et l'accord sur l'achat de la récolte cotonnière, pour mettre fin à la session parlementaire. Mettre fin, pas d'une manière totale, car la session sera nominalement prolongée, de façon à ce qu'on convoque les Chambres tout de suite, si besoin en est.

* * *

Deux faits économiques retiennent l'attention : la solution de l'achat de la récolte cotonnière et la loi de consolidation de la Banque Misr.

On n'a pas encore tous les détails sur l'accord pour le coton entre le gouvernement britannique et le gouvernement égyptien, mais le public note avec satisfaction que le principe est réalisé et que si l'accord n'est pas idéal, il n'en est pas moins utile, survenant au moment opportun.

Quant à la consolidation de la Banque Misr, tout le pays a approuvé l'initiative du gouvernement et la compréhension du Parlement.

Le mot « Misr », banque ou sociétés, est devenu très cher au cœur de tout Egyptien, comme le symbole de l'indépendance et de la renaissance économiques. Il aurait souffert de le voir disparaître.

Et cette crise de la Banque Misr, heureusement dénouée, n'est pas une expérience inutile. Elle contient en elle des leçons et des principes qui seront d'un grand profit pour l'avenir.

Hafez Afifi pacha a eu besoin de toutes ses qualités d'économiste diplomate pour réussir.

Il faut lui rendre hommage, pour avoir gardé le contrôle de ses nerfs au moment critique et inspiré confiance, rien que par la confiance que lui-même ressentait. Les actions de la Banque Misr ont déjà haussé, ce qui prouve que le public redonne toute sa confiance à la grande institution de crédit national.

Lord Beaverbrook, l'homme dynamique au "génie d'organisation et à l'entrain miraculeux", est en même temps le membre le plus original du cabinet de guerre britannique

Beaverbrook
LE BATAILLEUR

Lord Beaverbrook, ancien ministre britannique de la Production Aéronautique, actuellement le second de Churchill, est une figure qui semble venir en droite ligne d'une comédie musicale dans un pays imaginaire.

A vingt ans sans le sou et sans espoirs, à vingt-huit ans multimillionnaire, à trente-huit ans il n'arrivait plus à contrôler ses revenus et se retirait des affaires. Il lui est arrivé depuis de gagner des millions... accidentellement !

Il est l'auteur d'un livre intitulé « Succès » qui enregistra une vente record. Il fonda une écurie de courses. Il lui arriva une fois de traverser l'Atlantique pour passer une seule nuit à New-York et retourner à Londres le lendemain matin. Il combina et défit plusieurs cabinets. Il joua le rôle de conseilller dans les affaires de cœur d'un roi : Edouard VIII, actuellement duc de Windsor. Il lui arriva d'augmenter d'un coup les émoluments d'un employé de Lst. 2.000 à Lst. 10.000 par an. Lorsqu'un journaliste le qualifia de « colporteur de rêves », il lui offrit des appointements princiers et l'attacha à son journal, le « Daily Express ».

C'est l'être le plus original que le monde ait vu. Lorsque la radio était à ses premiers pas, il portait suspendu à son cou un appareil récepteur en miniature. Dans son manoir de Cherkley, dans le Surrey, il a fait installer un téléphone attaché à sa baignoire et plusieurs autres sont accrochés aux arbres et nichés dans les buissons de son parc. Il emploie trois secrétaires hommes pour transcrire le flot de paroles qu'il dicte dans ses trois dictaphones. Sa résidence à la campagne est équipée d'une station privée de radio, d'une clinique et d'un cinéma. Une chambre entière contient tous les médicaments destinés à soigner l'asthme de lord Beaverbrook.

C'est le seul homme en Angleterre qui peut se permettre d'avoir complètement tort au vu et au su de tout le monde. Pendant la crise de Munich en 1938, il donna instructions à ses journaux d'étaler en grandes lettres la manchette suivante : *« L'Angleterre ne sera pas entraînée dans une guerre européenne, ni cette année, ni l'année prochaine, ni jamais. »* Moins d'un an plus tard la guerre était déclarée, mais le prestige de Beaverbrook demeura intact.

* * *

Au cours de son séjour à la tête du ministère de la Production Aéronautique, lord Beaverbrook construisit des avions à un rythme supérieur à toutes les prévisions. Les Anglais qu'il avait égarés, ennuyés ou ensorcelés découvrirent en lui un travailleur miraculeux, un magicien. Lord Beaverbrook partage leur opinion...

Le baron de Beaverbrook s'appelait Max Aitken. Il est le sixième fils d'un pasteur évangéliste de New Brunswick. Aitken père avait une foi profonde, mais des revenus minimes. Aitken fils évoque avec candeur que son premier désir conscient fut celui de faire de l'argent.

Max Aitken quitta l'école à l'âge de dix-huit ans pour devenir successivement vendeur de journaux, rinceur de bouteilles dans une droguerie, vendeur de machines à coudre, démarcheur en assurances et en titres. Puis la fortune lui sourit : il persuada un banquier de Halifax, John P. Stairs, de l'engager comme secrétaire. Ses capacités de vendeur et de commerçant lui valurent bientôt la confiance entière de son employeur, et il fut placé à la tête d'immenses transactions d'affaires. Il induisit Stairs à monter plusieurs trusts financiers qui se développèrent avec succès. Ensuite il s'établit à Montréal pour son propre compte et mit sur pied les plus grandes organisations industrielles que l'histoire du Canada ait enregistrées. Dès lors il était lancé.

* * *

Au cours d'une visite en Angleterre, en 1910, il renoua des relations avec un Canadien de New Brunswick, Bonar Law. Des élections générales étaient en cours, et Bonar Law demanda l'assistance de son jeune ami. Aitken non seulement donna son aide, mais posa sa candidature. La campagne était déjà très avancée : le vote devait avoir lieu dix jours plus tard. Mais Aitken, quoique complètement inconnu des électeurs de Ashton-under Lyne, l'emporta sur le candidat local par 196 votes. Il s'établit à Londres. Il fut nommé chevalier en 1911 et baronnet en 1916.

* * *

Au début de la Grande Guerre, Beaverbrook servit en France en qualité de coordonnateur des forces canadiennes sur le front. Il fut l'un des créateurs de la coalition qui aboutit au cabinet Lloyd George en décembre 1916, et en 1918 il occupa le poste nouvellement créé de ministre de l'Information.

L'année précédente, il avait acheté pour Lst. 17.500 le contrôle de l'administration du « Daily Express » qui tirait à 350.000 exemplaires et enregistrait chaque année une perte de 400.000 livres. Au moment où cette transaction eut lieu, le rédacteur chargé de la chronique hippique du journal entra dans une période extraordinaire de chance, en ce qui concernait ses pronostics. Une grande partie du public britannique achète les journaux uniquement pour étudier la page des courses. Lorsque la rumeur se répandit que l'« Express » indiquait tous les gagnants, son tirage fit un bond.

Mais Beaverbrook ne pouvait continuer indéfiniment à se baser sur les capacités psychiques de son expert du turf. Il instaura et présenta au public anglais le système américain de « journalisme humain ». « Amour, Vie et Joie » devinrent la clé de sa politique journalistique. Mais ce n'était pas tout. Le principal concurrent de l'« Express », le « Daily Mail » appartenant à lord Northcliffe, accordait à ses abonnés réguliers des polices d'assurances gratuites. Beaverbrook entra en lice, offrant à ses lecteurs des polices plus importantes et mieux conçues. Il s'en suivit une guerre de presse qui coûta des millions au « Daily Mail » et au « Daily Express ». Northcliffe pleura. Beaverbrook rit. L'« Express » l'emporta. Son tirage catapulté à 2.600.000 exemplaires devint le plus important du monde entier. Les bénéfices dépassèrent les 200.000 livres par an. Son propriétaire déclara qu'il espérait un jour voir une copie du « Daily Express » dans chacune des 10.000.000 de maisons des îles Britanniques. Entre temps, il avait acquis deux autres journaux, l'« Evening Standard » et le « Sunday Express », qui prospérèrent.

* * *

En 1929, Beaverbrook, dans une abdication théâtrale, remit sa charge entre les mains de son fils, Max. En réalité il n'a jamais cessé de remplir le rôle quadruple de directeur, rédacteur en chef, éditeur et correspondant de ses journaux. Lord Beaverbrook est son propre reporter principal. Il appelle par leur petit nom plus de personnalités de l'industrie, de la finance, de la politique et de la société, que ne le fit jamais un autre homme en Angleterre. Pendant des années, il eut comme occupation de transmettre par téléphone des articles à ses journaux, avec ce bref préambule : « C'est lord Beaverbrook qui parle... prenez note. » Chaque jour, il parcourt toutes les colonnes de ses journaux et envoie à ses éditeurs des remarques, des idées, des suggestions pour des améliorations, des louanges ou des blâmes.

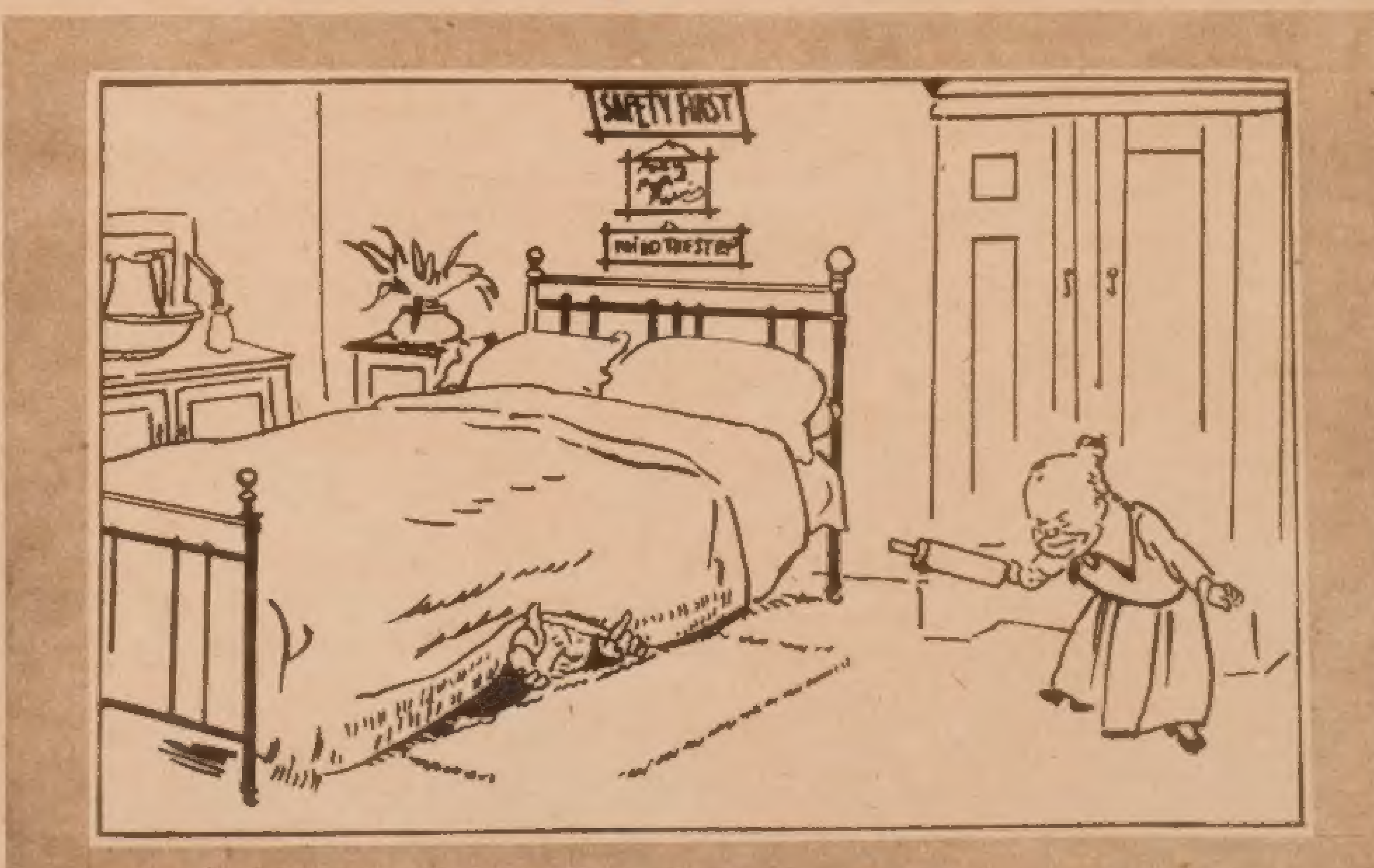
* * *

Lord Beaverbrook et sa fille, Mme Drogo Montagu, dans sa maison de campagne de Cherkley. Petit de taille, le visage curieusement taillé, celui qui avant d'être ministre a été le premier des publicistes anglais, a toujours fait la joie des caricaturistes.

L'aspect physique de Beaverbrook est une aubaine pour les caricaturistes. Il donne l'impression d'avoir une tête énorme, de grands yeux et une bouche largement fendue, le tout sur un corps minuscule. Ses grimaces diaboliques sont aussi célèbres que les cigares de Churchill. Il n'a jamais acquis l'accent anglais. Il se décrit encore lui-même comme un « Canajun ».

La légende de la petite taille de Beaverbrook est très répandue — même son personnel l'appelle « Le petit homme » — mais il est difficile de s'en rendre compte. Ceci doit être probablement attribué aux costumes en serge bleu très serrés qu'il a l'habitude de porter.

Il s'habille d'une façon délibérément négligée. Ses complets de confection, ses cols blancs froissés, ses chemises à boutons de manchettes (lorsqu'il perd un bouton il fait tenir ses manchettes à l'aide



Stanley Baldwin et Lord Beaverbrook, les deux frères ennemis, vus par Low. Stanley Baldwin, qui est caché sous le lit, dit à Beaverbrook, qui le menace : « Et pour bien vous prouver qui commande ici, je ne quitterai pas cette chambre. »

d'épingles) sont des éternels sujets de plaisanterie de la part de ses amis. Par contre, Beaverbrook se fournit auprès des cordonneries les plus chères de Londres. Il ne paie jamais une paire de chaussures moins de quatre livres.

* * *

Il y a quelques années, le fameux dessinateur David Low s'amusa à dessiner lord Beaverbrook sous l'aspect d'un chevalier d'industrie portant une cape et un énorme chapeau à plumes. Beaverbrook engagea immédiatement Low à son service. A sa grande joie, le dessinateur continua de plus belle à faire des caricatures de son patron et à tourner en ridicule tous ses actes.

En temps de paix, Beaverbrook prit plaisir à étaler tout le luxe que ses moyens lui permettaient. Le building ultramoderne qui abrite les bureaux de l'« Express » est un des plus beaux de Londres. Le cabinet de Sa Grâce est somptueusement meublé. Le manoir de Cherkley, c'est du Hollywood tout pur. Beaverbrook employait un régiment de domestiques qui, selon sa propre expression, « passaient leur temps à se servir l'un l'autre ».

* * *

Avant la guerre, les invités de Beaverbrook buvaient la meilleure champagne qu'on pût trouver en Angleterre, et la cuisine exauçait les désirs du gourmet le plus difficile. Mais lui-même mange peu et boit encore moins. Pourtant il lui arrive d'étonner son maître d'hotel en demandant un menu des plus compliqués. C'est qu'il considère les repas comme un excellent prétexte pour réunir des hommes d'affaires et discuter.

Cherkley n'a jamais été le rendez-vous de l'aristocratie. Le seul sauf-conduit vous permettant de pénétrer dans le royaume de Beaverbrook était l'assurance que vous aviez quelque chose d'important et d'original à dire. Beaverbrook est intéressé par les hommes, non par la Société. Tous ceux qui le rencontrent sont profondément impressionnés par son charme et sa gentillesse. A l'heure actuelle, son château sert de refuge aux enfants évacués.

* * *

Intellectuellement, lord Beaverbrook vit dans un monde délicieusement simple de « noir ou blanc » et de « juste ou faux ». On raconte qu'un jour Lloyd George se vantait devant lui de posséder 290 porcs. « Moi je possède 73.000 poulets », répondit Beaverbrook promptement. « Allons donc ! vous n'avez pas 73.000 poulets », objecta Lloyd George. « Non, admit l'autre, et vous vous n'avez pas 290 porcs. »

Beaverbrook a au moins trois caractéristiques communes avec son chef actuel, Winston Churchill : l'amour du combat, la faculté d'attirer l'attention et le génie de pousser les gens à l'action.

On raconte que Beaverbrook a renvoyé plus d'employés qu'il n'en existe dans tous les services civils britanniques. Cette réputation a été montée de toutes pièces pour en imposer aux visiteurs.

Comme tous les « self-made men », il aime raconter sa carrière et dispense de bons conseils aux jeunes gens auxquels il s'intéresse. « Apprenez les mathématiques, apprenez les langues », leur prêche-t-il. « Mais la véritable éducation a lieu dans la pratique des affaires. » Le jugement sain est la première condition requise pour faire de l'argent, déclare-t-il. Et il ajoute qu'étant enfant, il connaissait parfaitement la valeur de chaque bille du village.

Il possède son avion privé et il aime voler parce que cela lui fait du bien pour son asthme. On a raconté que lord Beaverbrook s'est affublé de cette maladie pour se rendre intéressant. Depuis qu'il est membre du cabinet de guerre, il ne s'en plaint jamais.

Il y a seulement trois ans que lord Beaverbrook sait conduire une automobile. Au cours d'un passage à Miami, en route pour les Indes occidentales, il fut enchanté par le climat de la Floride. Il acheta une voiture rouge qu'il pilota avec précaution. Il séjourna là-bas plusieurs mois, téléphonant chaque jour à ses journaux.

* * *

Véritable dynamo humaine, Beaverbrook travaille seize heures par jour depuis qu'il est ministre. Il travaille pendant les repas et même dans sa baignoire. Sa résidence de Londres est devenue une annexe du ministère. La seule distraction qu'il se concède est son cinéma privé. Il a vu « Destry Rides Again » avec Marlène Dietrich vingt-sept fois !

Avec Winston Churchill, il est le seul ministre qui ait fait partie d'un cabinet pendant la guerre de 1914-1918.

Quelques jours après avoir occupé son poste au ministère de la Production Aéronautique, Beaverbrook entreprit une tournée dans toutes les usines du pays, suspendit l'autorité de tous les directeurs et exigea une description détaillée pour chaque avion dont la construction était projetée. Il coupa court avec rudesse à toute routine. Lorsqu'il apprit que des milliers d'employés de garage étaient sans travail à cause des restrictions sur la benzine, il les fit enrôler de suite comme monteurs d'avions. Il concentra tous ses efforts pour obtenir des ouvriers un travail de sept jours et sept nuits par semaine. Son slogan devint : « Pas demain ; c'est aujourd'hui qu'il nous faut des avions. »

Les usines anglaises travaillaient suivant un système de production organisée. Chacune d'elles fabriquait un type particulier d'avion. Mais Beaverbrook annonça au public indigné de voir la lenteur de production : « Je ne veux pas de production organisée. Je veux la « désorganiser ». Je veux des avions et vite ! »

Après quelques mois, le miracle qu'on lui avait demandé était accompli. Winston Churchill lui a rendu un juste hommage pour « l'augmentation étonnante dans la production et la mise au point d'avions et de moteurs, que lord Beaverbrook a rendue possible par son génie d'organisation et par son entrain miraculeux ».

Le peuple britannique a raison d'appeler lord Beaverbrook de la même façon dont il désigne Winston Churchill :

UN HOMME.

(D'après un article de Charles J. Rolo dans « Current History »).



La ruche de la production aéronautique anglaise vue par le célèbre caricaturiste Low, au temps où elle était dirigée par Lord Beaverbrook. C'est dans un des journaux de lord Beaverbrook que Low a fait ses débuts en Angleterre.

LES PHILIPPINES

Bastion des Démocraties en Extrême-Orient



Carte des Philippines, bastion des Etats-Unis dans le Pacifique.

Récemment, le président Roosevelt prenait une décision importante : l'incorporation des forces militaires des îles Philippines dans l'armée américaine.

De son côté, le gouvernement de l'archipel appelait ses réserves sous les armes, de sorte qu'aujourd'hui les démocraties peuvent compter dans le Pacifique sud sur une imposante armée de Malais encadrée d'officiers américains. Et cette armée est de l'ordre de 250.000 hommes.

D'autre part, le pays étant très montagneux, ses côtes fort abruptes et d'accès difficile, il est assez facilement défendable contre une invasion japonaise.

A un moment donné, il y a de cela quelques décades, les experts américains estimaient qu'en cas de guerre avec le Japon les Philippines devaient être abandonnées, leur défense étant presque impossible. Mais depuis, il y a eu l'armée de l'archipel elle-même, le développement de l'aviation et la fortification de la baie de Corregidor qui est devenue presque un second Singapour. Dans ce large port naturel, creusé à travers des montagnes puissamment fortifiées, la marine des Etats-Unis et les forces navales alliées en Extrême-Orient possèdent une station défensive et offensive de première importance.

Et il est douteux que le Japon dont la force aéronautique, aux dires des autorités militaires, est inférieure, surtout en qualité, aux avions anglo-américains et dont la marine, quoique très forte par le nombre, n'a pas eu à se mesurer contre une force navale de premier plan depuis la guerre russo-japonaise, il est douteux, disons-nous, que l'Empire du Mikado veuille se mesurer aujourd'hui aux forces que lui opposent les démocraties, par une attaque contre les Philippines et les Indes néerlandaises.

Néanmoins, jetons un coup d'œil sur le splendide archipel philippin que baignent les mers du Sud.

Un véritable paradis terrestre

S'étalant sur une superficie égale à celle du Japon, l'archipel des Philippines ne compte que 16 millions d'habitants ; c'est sans aucun doute la partie la moins peuplée de l'Extrême-Orient. Pourtant les îles sont fort riches. Leur sous-sol volcanique recèle des richesses minières considérables : or, argent, fer, cuivre, charbon, pétrole, sans compter les immenses forêts qui couvrent la moitié de la surface du pays. Ajoutez à cela une terre fertile, aussi fertile que celle d'Egypte, et vous comprendrez pourquoi le Japon regarde avec convoitise cette contrée prospère, riante et satisfaite à laquelle la domination américaine a fait un bien immense, qui n'a pas de chômeurs, qui ne connait pas la misère, dont la dette publique est inexistante et qui possède une encaisse métallique couvrant de 100 % la circulation fiduciaire.

Dans un monde où règne l'inflation, le chômage et la misère, ce coin de l'univers pourrait être qualifié de paradis terrestre.

Il l'est en fait. La nature y a fait les choses en grand : des montagnes de 3.000 mètres, des forêts que l'homme ne peut traverser, noires tellement la végétation y est luxuriante, de l'herbe qui atteint deux mètres de hauteur, des fleurs à profusion, des fruits que nul ne sème et que l'on récolte dans le bosquet voisin. Les goyaves que nous plantons avec tant de soins ici poussent à l'état sauvage et servent à engraisser le bétail. Des mangues grosses comme des melons, des bananes au goût de fraises ou de cerises croissent et se multiplient avec une extraordinaire rapidité.

Le sol doit son extraordinaire fertilité non pas à un fleuve nourricier comme en Egypte, mais à son essence volcanique. Les Phillipines sont situées dans une zone caractérisée de dislocation de l'écorce terrestre. Voilà pourquoi la terre y est instable : les typhons violents et destructeurs s'abattent constamment sur les îles, emportant tout devant eux. La mousson souffle d'octobre à avril, apportant à l'agriculture toute l'eau qui lui est nécessaire. Mais le climat dans les régions basses est lourd, la température chaude, humide et malsaine.

Comme il pleut quotidiennement pendant huit mois de l'année, la population s'est habituée à marcher sous la pluie. Les personnes aisées portent un imperméable, les autres sont tout le temps trempées jusqu'aux os mais n'en ressentent aucun malaise. Question d'habitude.

La période espagnole

Les Philippines furent découvertes, chacun le sait, par Magellan. Il leur donna le nom de Philippe II d'Espagne qui lui avait fourni la possibilité de faire son voyage autour du monde.

Jusqu'en 1898, c'est-à-dire pendant près de 400 ans, l'archipel fut placé sous la domination espagnole. Il fut occupé, il est vrai, pendant deux ans, de 1762 à 1764, par l'Angleterre en guerre avec l'Espagne, mais le passage des Britanniques ne laissa aucune trace, alors que les Espagnols léguèrent aux îles leurs coutumes, leurs noms, leur langue et leur religion.

Les Philippins sont sans doute aucun les êtres les plus civilisés de l'Extrême-Orient. Ce sont les « yankees » du Far East. En quarante ans, ce peuple qui possède une puissance d'adaptation étonnante a non seulement appris l'anglais à la perfection, mais il a aussi copié les us et coutumes de l'Oncle Sam. Tout le monde a son auto, on mâche du chewing gum, on va à l'école mixte, on bâtit — malgré les tremblements de terre — des gratte-ciel, on fume de gros cigares et l'on pratique à outrance le week-end.

Pourtant, cette américanisation en masse n'a pas détruit la finesse, les belles manières, le catholicisme, l'amour de la guitare, de la chanson et des fiestas légués par les Espagnols. Dans la haute société, on ne parle que la langue de Cervantes. Au Parlement, l'anglais et l'espagnol sont des langues officielles. Tel vieux sénateur prononcera un discours fleuri dans le plus pur castillan, et écoutera le plus sérieusement du monde une réponse vigoureuse émanant d'un jeune qui a fait ses études à Harvard ou à Columbia.

Face à l'« incident » de Chine

Lorsqu'ils s'établirent aux Philippines, les Américains promirent aux indigènes l'indépendance complète dès qu'ils seraient en mesure de se gouverner. Vingt ans plus tard, les Américains durent reconnaître que les Philippins avaient atteint un stade de civilisation dépassant celui de leurs puissants voisins les Japonais. En même temps, un violent mouvement en faveur de l'indépendance de l'archipel éclatait tant en Amérique qu'aux Philippines. En effet, de nombreux Américains pensent encore aujourd'hui que les Etats-Unis, en gardant les Philippines, prennent des engagements qui pourraient devenir demain une source de guerres. Les Philippins, de leur côté, forts de la promesse faite par Mc Kinley, confirmée par Wilson et réitérée par Roosevelt, parvinrent à obtenir du Congrès un vote qui promettait à l'archipel l'indépendance complète d'ici cinq ans, c'est-à-dire en 1946. Entre temps, les îles jouissent d'un gouvernement autonome qui a à sa tête un président de la République, en la personne de M. Manuel Quezon, et un ministère responsable devant un Parlement composé d'une seule Chambre. Les Etats-Unis sont représentés à Manille par un haut commissaire qui ne s'occupe que des affaires extérieures et des relations politiques et économiques entre le gouvernement philippin et celui de Washington.

Tout semblait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes et un nouveau pays indépendant paraissait devoir prendre sa place dans le concert des nations, lorsque éclata l'« incident chinois ». Du coup, Américains et Philippins s'effrayèrent. Si le Japon n'avait pas hésité à attaquer un pays de 400 millions d'hommes, résisterait-il à l'envie de s'approprier un voisin faible mais riche, dont la superficie est immense, dont le sous-sol est inexploité, dont la production agricole est intense et qui se trouvera pour ainsi dire à portée de main une fois que la puissante république américaine s'en sera désintéressée ?

L'indépendance renvoyée...

Mais tout cela n'est plus qu'un accord qui tombe devant la réalité des faits. L'expansionnisme japonais a mis l'Extrême-Orient en état d'alerte. Et ceux qui cherchent à barrer la route du Sud aux militaristes nippons comptent dans leurs rangs l'archipel des Philippines. C'est pourquoi, à moins d'une défaite complète des pays de l'Axe, il est douteux que les Philippines soient laissées à leur sort en 1946. Pour le moment, elles constituent le principal point d'appui entre Singapour, Hong-Kong et Java, un triangle qui fera beaucoup réfléchir le Japon s'il désirait s'y attaquer.

« Léopold III n'a pas trahi... » Telle semble être, du moins, la conclusion de l'ouvrage du célèbre poète et écrivain Me Robert Goffin, du barreau de Bruxelles, intitulé : « Le roi des Belges a-t-il trahi ? ». Ce livre, paru récemment à New-York, montre sous un jour nouveau une des affaires les plus discutées de cette guerre, et contribuera peut-être, avec l'affaire du « Daily Mirror » transigée publiquement, à préparer le verdict de l'histoire sur la capitulation du roi des Belges.

LEOPOLD III N'A PAS TRAHI

LE 27 MAI

Jamais les jours n'ont été si longs en Belgique. L'aube du 27 mai surprend le roi déjà attablé et qui réfléchit. L'armée belge est dans la situation du prisonnier qui tourne en rond pour chercher une issue, et qui se butte toujours à des murailles infranchissables.

Le roi regarde la carte d'état-major avec les petits drapeaux. Il a fallu changer les épingles et perdre, jour par jour, un peu de la patrie. Ce matin les couleurs suivent la ligne d'Ypres-Roulers-Ingelmunster-Thielt-Aeltre-Knesselaere et Maldegem. Le chef d'état-major hoche la tête. Il semble vouloir dire : « Je vous l'avais dit. » Mais il se tait douloureusement.

La Belgique est exténuée, presque à genoux, mais elle lutte encore. Il n'y a plus que trois faibles régiments de réserve... et puis c'est tout. Léopold III murmure : « Puisqu'il le faut, allons-y, jusqu'au bout ! »

Et les trois régiments entrent dans la bagarre. Dès l'aube, les centaines d'avions recommencent à attaquer les lignes belges à la bombe et à la mitrailleuse. Il semble d'ailleurs que l'état-major allemand connaisse aussi minutieusement les positions ennemies que les Belges. Cela n'est pas étonnant, disent les hommes, la cinquième colonne a lutté autant que les tanks.

A Deurne, au milieu du combat, lorsque la mitraille pourchasse le bureau d'un major, certains soldats constatent que des



Au mois d'avril 1940, quelques jours avant la bataille des Flandres, le roi Léopold de Belgique, qu'un retentissant procès plaidé à Londres vient officiellement de réhabiliter, sort à cheval de son palais de Bruxelles pour aller passer en revue ses troupes.

revenaient avec un peu de pain. Une maison est « soufflée » au coin de la rue et, tout à coup, un nuage de ciment et de mortier obscurcit la vue.

A onze heures, le front belge a été rompu à plusieurs endroits. A Maldegem, on a repris les soldats qui revenaient de Zélande pour faire front, mais au centre, à Ursel, dans une admirable région de bois de pins et de villas cossues, les Allemands avancent, de même que, plus au sud, entre Roulers et Gits. Pourtant le Ve, le IIe, le VIIe corps d'armée se défendent jusqu'à l'héroïsme.

La situation est désespérée. Il faut en finir. Le roi envoie un télégramme au général Gort pour faire part de la fin prochaine. Vers le milieu du jour, le chef de l'état-major déclare qu'il n'y a plus d'espoir. Voici trois jours que le combat aurait dû cesser pour éviter une destruction inutile et totale.

Tout au début de l'après-midi, l'aide-major du général Weygand vient au Grand Quartier Général. Le roi est désespéré des dernières nouvelles qu'il vient d'apprendre. Trois brèches viennent de s'ouvrir. Il ne fait pas de reproches aux Français pour les vivres et les munitions qui ne sont pas arrivées. Que pourrait-il dire ? On ne se révolte pas contre l'orage ; les Français et les Belges souffrent atrocement et ils le savent ; et le général français sait qu'on a fait plus que ce qu'on pouvait.

— « Il faut se rendre avant que le front saute comme une corde trop usée », dit le roi. — « C'est juste », répond le général français. Et l'amiral anglais Sir Roger Keyes, le héros de Zeebrugge qui est resté depuis quinze jours auprès du roi, dira plus tard, à mon ami Van Cuyck, que le souverain a été admirable de courage et de grandeur d'âme.

Vers quatre heures, le roi appelle une dernière fois les délégués du commandement belge. L'heure de la grande décision est là. Elle ne peut plus tarder, sinon c'est la destruction totale de tout un peuple. Le commandement belge répond que plus aucune unité ne peut combattre le lendemain. On envisage la possibilité de se retirer derrière l'Yser. Même cette alternative n'est plus réalisable. Il faut envoyer un parlementaire immédiatement pour gagner du temps. Le roi se rallie à ce point de vue, mais préalablement désire donner connaissance de sa décision aux chefs de mission. L'attaché militaire français, le général Champon, qui a connu le développement des opérations jusqu'à la dernière minute, reconnaît qu'il y a urgence, mais croit qu'il faudrait envoyer trois négociateurs alliés ; la situation est si grave que l'attaché français envisage lui-même la reddition de ses troupes. Immédiatement on tâche de toucher le général Blanchard. On téléphone partout sans le découvrir.

L'attaché français est obligé d'annoncer qu'il ne peut plus communiquer avec son état-major, mais il prend acte de la situation et demande que les troupes françaises qui se trouvaient en Flandre puissent revenir sur l'Yser dans la direction de Dunkerque. Le roi déclare qu'on affectera tous les camions militaires belges au transport des Français et l'opération commence aussitôt.

Depuis deux jours déjà, on préparait les inondations de l'Yser, mais peut-on sacrifier deux millions de personnes qui sont dans ce réduit exigu ?

On a téléphoné, en vain, pour atteindre le général Gort. A Cassel où il devait s'installer, on annonce que l'état-major ne s'y trouve pas. Il n'y a plus une seconde à perdre, le téléphone crépite... les Allemands viennent de prendre Sysseele.

A cinq heures, l'irréparable est accompli ; le roi envoie un émissaire au Grand Quartier Général allemand. Il était temps d'ailleurs. Dans la zone de Thielt, une rupture de 6 à 7 kilomètres de front est restée sans défenseurs, mais la situation est tellement confuse que les Allemands n'en profitent pas.

Et pendant ce temps, dans le cercle infernal, des centaines de milliers de réfugiés circulent au long des routes et le ciel est plein d'avions menaçants.

signaux sont lancés d'une maison isolée. Le lieutenant Van Strydonck y pénètre par surprise, un homme se sauve par le jardin après avoir fermé la porte à clef et l'officier n'est pas peu étonné de trouver, dans une chambre, un équipement de soldat belge avec une adresse allemande.

Le IIe Guides est revenu à Middelbourg. A chaque arrêt, avec une précision mathématique, l'artillerie ennemie sème la mort. En fin de compte, un sous-officier arrête un individu, en bicyclette, qu'il a déjà vu dans le secteur depuis deux jours. Celui-ci porte un brassard belge tricolore. Il se prétend Anversois et on le garde pendant plusieurs heures : subitement le bombardement cesse.

Le 25 et le 26 mai, les cavaliers sont à l'Ecluse. Ils attendent le choc sur les remparts fortifiés par Henri XIV. Les hommes du Ier Guides passent vers un autre secteur du front. Le 27, l'ordre de repli les envoie vers la côte.

Le grand supplice des réfugiés recommence. L'anneau de fer se rétrécit chaque jour. Les Allemands bombardent tous les nœuds de communication. Du côté de la frontière française, près de La Panne, cinq colonnes de voitures rangées de front attendent le signal du passage depuis plusieurs jours. Des femmes usées de fatigue s'allongent au long des routes pour ne plus se relever. Des files de charrois barrent les communications. Quand les avions bourdonnent, les gens se battent pour se réfugier sous les autos abandonnées. Les hommes arrachent des betteraves qu'ils mangent crues. Les enfants suivent les cuisines militaires pour avoir un peu de soupe chaude. A Lichtervelde, la cohue est si grande que l'on ne parvient pas à dégager la rue principale, et un chapelet d'oiseaux de proie sème la mort parmi les militaires et les civils. Les Allemands sont même parvenus à bombarder les réserves d'eau. Des centaines de malheureux attendent devant les pompes vides. Quand la nuit tombe, l'obscurité est totale ; il n'y a plus d'électricité. Le pain devient une denrée inconnue. Des ouvriers affamés forcent les voitures abandonnées avec l'espoir de trouver un quignon oublié.

A La Panne, les hôpitaux et les maisons privées regorgent de blessés. Depuis deux jours, les chirurgiens n'ont pas dormi. Un docteur faiblit au cours d'une amputation. Bientôt il n'y a plus de quinine, ni de pansements. On doit soigner les malheureux avec des moyens de fortune. Des infirmières déchirent des draps de lit et aseptisent les bandes.

Et, toujours, on entend le sinistre ronronnement des avions qui bombardent. A Roulers, des centaines des réfugiés affamés s'emparent d'une boulangerie qui était fermée. On force la porte et on se bat dans les caves. Hélas ! il n'y a plus rien, et les malheureux repartent. Une bombe tombe, les éclats arrosent les fuyards, des hommes s'écroulent. On les soigne mal et on fouille les cadavres pour trouver un peu de pain.

Et toujours les oiseaux de proie tournent dans le ciel. Il faut avoir vu ce spectacle hideux pour connaître les profondeurs de la détresse humaine. Près d'Aeltre, un paysan a une petite fille gravement malade. Des gens circulent autour de sa ferme. Déjà, tout le bétail a été abattu et distribué. De nouveaux groupes exaspérés tournent dans la cour. Le paysan ne peut que montrer ses mains vides. Il n'y a plus rien. Tout à coup un meuglement fait se tourner les têtes. Des mains saisissent le fermier. On visite les écuries, les granges, on ne trouve rien. Les évacués furieux menacent l'homme d'un mauvais sort. Bientôt on pénètre dans l'habitation. On visite le rez-de-chaussée, les caves, le premier étage. On grimpe au grenier où on trouve une vache installée dans un coin devant une botte de trèfle. Trois hommes veulent étrangler le malheureux qui pleure. Il les prend par la main, soulève un voile sur un grand berceau qui se trouve près de la cheminée. Et les réfugiés voient une petite fille qui agonise. Ils s'inclinent, saluent, et repartent muets.

Et toujours les avions argentés grondent dans le ciel de mai. Le roi apprend cette situation d'horreur. Il appelle le général Desrousseaux. Que peut-on faire pour ces malheureux ? Hélas ! rien. Les troupes belges occupent encore une portion de 2.000 km. carrés de territoire. La population qui y vivait habituellement était de 800.000 habitants, il y a au moins autant de réfugiés et autant de troupes alliées. Le problème est insoluble. Il faut se rendre ! Il n'y a plus de balles que pour quelques heures et les canons de 150 m/m sont complètement sans munitions !

Dès les premières heures pourtant, le combat recommence, âpre, tragique, meurtrier. Une rage froide anime les soldats belges qui sentent la fin. Ils tirent à bout portant et font sauter leurs pièces quand les Allemands avancent. On annonce que les troupes reviennent de Catzand dans la direction de la côte. A Zeebrugge, quand les Belges longent le port, ils distinguent deux bateaux anglais qui se font sauter dans le chenal comme en 1914. Tout au long des dunes de la plage, sur la Route Royale, des convois de soldats et d'évacués sont atrocement bombardés. Ce coin de la Flandre, déjà si martyrisé pendant l'autre guerre, est devenu un effroyable charnier ; des cadavres ballonnés pourrissent au long des chemins. Le long du canal de Bruges à la côte, les troupes françaises qui étaient en Zélande se replient. Pourchassées par des escadrilles, elles se faufilent au long des saules bossus. Le IIe Guides est un peu plus loin. Un obus siffle, les Français et les Belges se recroquevillent. A qui s'adresse ce cadeau de mort ? Les éclats de fer volent dans toutes les directions. Un canonnier belge et trois cavaliers sont tombés pour ne plus se relever. Dans Ostende, les rues sont presque désertes, mais les caves regorgent de gens qui se cachent, car depuis plusieurs jours la ville a été bombardée à tombeaux ouverts. Quand le IIe Guides pénètre dans la rue de la Chapelle, une nouvelle attaque aérienne passe au-dessus des toits. Un lieutenant se colle contre une façade. Des femmes tombent à quelques pas qui

(Lire la suite en page 14)

En marge de la guerre germano-russe





Une des icones de l'Eglise de la Polyclinique russe du Caire. Ci-contre : un groupe de dames et de jeunes filles de la communauté russe du Caire photographiées en costume national à l'issue d'un des bals annuels de la Polyclinique russe.

RUSSES BLANCS D'EGYPTE

La colonie russe en Egypte ? Elle a dû se fondre au creuset des nécessités de la vie égyptienne. Depuis 20 ans., il n'arrive plus d'éléments neufs, et le petit groupe qui demeure doit avoir desserré ses liens.

Pour m'en rendre compte, j'ai demandé négligemment à mes amis s'ils connaissaient des Russes au Caire. Les Cairotes avertis m'apprirent vite qu'il y avait au ministère de l'Intérieur un petit bureau au rez-de-chaussée, dont la porte d'entrée ne paie pas de mine, mais qui est le cabinet protecteur, providentiel, de tous les Russes d'Egypte.

J'entre timidement, et derrière un bureau sur lequel se trouvent de gros livres aux titres étranges et illisibles, je vois un homme d'un certain âge, aux cheveux argentés, qui me répond avec une distinction parfaite : c'est le colonel Skariatine.

« Je sais exactement, me dit-il, combien de Russes vivent en Egypte, car j'établis leurs papiers d'identité. Ils réunissent environ 1.200 familles, à peu près 3.500 personnes, qui ne parlent pas toutes le russe, d'ailleurs. Certaines sont musulmanes et viennent du Turkestan, d'autres n'ont pas connu leur patrie. Notre bureau est, pour elles, le seul moyen légal de venir à l'existence publique. Il leur donne les papiers officiels, tels que cartes d'identité, laissez-passer pour voyager, certificats de coutume dans les procès où le droit russe est nécessaire pour trancher leurs différends, actes de notoriété pour remplacer les actes de naissance et de décès, contrats de mariage, testaments qu'ils n'ont pu emporter dans leur fuite de Russie. Certains m'écrivent de l'étranger pour faire établir ces pièces qui ont valeur officielle.

« Le gouvernement égyptien, comme beaucoup d'autres pays, n'a pas reconnu officiellement le gouvernement soviétique. Cela lui a permis, le 13 mai 1926, d'instituer un bureau des affaires russes. Les Russes n'ont plus de patrie, et il faut leur créer artificiellement un droit qui remplace celui qu'ils ont perdu. La Société des Nations allait leur donner des avantages provisoires, que l'Egypte, non sociétaire, ne pouvait adopter. Le gouvernement décida d'assimiler les Russes d'Egypte. Ce sont véritablement des Egyptiens, d'un genre particulier, que l'administration protège, et qui ne doivent observer qu'une seule formalité : le renouvellement d'un permis de séjour annuel. Leurs droits personnels sont réglés conformément à l'ancienne loi russe.

« Je donne aux tribunaux mixtes et nationaux des certificats et des avis sur cette loi, qui ne sont jamais discutés. »

Le colonel Skariatine ouvre un dossier où je vois une feuille de timbres fiscaux émis par le ministère spécialement pour les affaires russes.

Son travail l'a fait connaître de tous les Russes qui passent en Egypte.

J'apprends que l'ingénieur Sikorsky, constructeur célèbre des bombardiers américains, lui a rendu visite ; toutes les plaintes concernant des Russes lui sont transmises. L'expulsion, mesure qui est la terreur des réfugiés russes du monde entier, n'existe pas en Egypte, car le bureau des affaires russes prévient toute complication. Le colonel m'exprime toute la gratitude qu'il ressent envers le gouvernement égyptien, qui a résolu tant de problèmes difficiles. Les Russes jouissent d'un état de droit qui ne leur est pas reconnu à l'étranger, et l'Egypte elle-même profite de la clarté de leur situation, du libre cours laissé à leur activité.

La petite colonie russe fait donc parler d'elle. Je pars à la recherche de ses membres influents, et cela m'amène au cabinet du docteur Belline, qui me dresse en quelques minutes un tableau précis des activités russes.

« Nous nous connaissons tous très bien, me dit-il. Evidemment de petits différends surgissent quelquefois parmi nous, mais ils ne durent pas. Vingt ans de vie commune sur une terre hospitalière ont cimenté notre union.

« Certains ont dû lutter dans des conditions pénibles. C'est le général Savvitch qui s'en est le mieux tiré, je crois. Il a commencé chauffeur de taxi, puis, à force d'économies, il a pu acheter trois voitures dont il conduit une, qu'il entretient et répare lui-même ; il est son propre saïs, comme il aime à le répéter. »

Les intellectuels ont fait reconnaître leurs talents, comme le docteur Boris Boulgakoff, directeur du musée de la Faculté de médecine depuis de nombreuses années. « Travailleur infatigable, organisateur méthodique, savant moderne », me dit élogieusement le docteur Belline.

Le peintre A. Clios, peintre-restaurateur, est le seul à posséder la maîtrise difficile du nettoyage des tableaux craquelés et noircis par l'âge. Travail ingrat, modeste et anonyme, qu'il poursuit par amour des belles choses.



L'orchestre de balalaïkas qui, de tradition, se fait entendre à tous les bals de la communauté russe du Caire.

Quant aux médecins, ici le docteur se trouble, il me parle de ses confrères, mais n'ose pas m'avouer que lui-même s'est associé au docteur Wagner et au regretté docteur Platonoff pour soulager la misère dans sa polyclinique russe : ils reçoivent les malades pauvres, sans distinction de race ni de nationalité. Ils sont parvenus à publier régulièrement un bulletin de la polyclinique russe en russe et en français, qui éclaire leurs confrères sur les résultats de leurs observations.

La polyclinique s'adosse à l'église russe, montrant la solidarité de l'effort moral et de l'effort physique de la colonie...

Mais il y a d'autres manifestations russes : l'Union Russe, où les doyens de la colonie président des réunions presque quotidiennes, une bibliothèque russe, dont M. Venedictoff prend un soin constant, une société de bienfaisance russe, qui soulage les pauvres, prend soin des vieux, paie des écolages, distribue des médicaments.

Et l'orchestre russe ? Un orchestre russe donne des concerts renommés ; mais le docteur Belline, homme de science, m'adresse à d'autres pour m'informer des efforts artistiques russes ; le baron de Taubé, directeur de l'Union des Jeunes Russes du Caire, dirige avec Monsieur Bountovsky cet orchestre fameux. Dans le grand local de la rue Aboul-Sebaa, devant des murs ornés de panneaux découpés où de grandes figures russes de cosaques et de paysannes donnaient à la scène une tristesse de fin de soirée, j'ai attendu... Mais le baron de Taubé s'est excusé de son absence : ils sont toujours pris à l'improviste, et depuis sept ans que l'orchestre est fondé, sous la direction entraînante de Monsieur Bountovsky, on se l'arrache. Au mariage de la fille de Son Excellence Sirry pacha, les invités ne voulaient plus laisser l'orchestre partir. Prévenus, le roi et la reine leur firent l'honneur d'une audition privée. Le Kumangetit Fund les pria de jouer à la soirée qu'il organisa au Continental. Mais je crois que, pour mieux l'apprécier, il faut les connaître dans leur cadre, au club, un jour où ils observent les vieilles traditions russes et boivent la vodka avec les gestes rituels et les paroles consacrées.

Le baron de Taubé est un Russe du Nord ; il n'a quitté la Russie qu'à la fin de la résistance blanche, en 1923 ; il s'est réfugié à Shanghaï ; il a travaillé comme cheminot, puis commençait à s'établir et croître quand une dépêche d'une relation de Londres lui apprend que son père, dont il n'avait plus de nouvelles depuis 7 ans, l'attend en Egypte. Arrivé depuis 1926, il exerce ses talents de dessinateur, orne son club, sacrifie ses loisirs à la communauté, entretient comme chacun la flamme nationale. Il n'approuve pas le régime communiste, mais il aime trop la Russie pour désirer qu'elle soit dépecée par de vils conquérants. « et, dit-il, je peux affirmer que tous les Russes pensent comme moi... »

Le 15 septembre 1940, dans la cathédrale de Bucarest, le roi Michel de Roumanie assiste à un Te Deum célébré à l'occasion de l'anniversaire de son accession au trône. A sa gauche, on reconnaît le général Antonescu, chef actuel du gouvernement roumain. A sa droite, les membres du gouvernement coudoient les légionnaires de la Garde de Fer.

LE FEU ET LE SANG A BUCAREST

Journal d'une guerre civile par GRACE HOLLINGWORTH



PRESSE
RADIO-TELEGRAMME. DAILY EXPRESS. DATLINE. A BUCAREST, UN OFFICIER ALLEMAND EST TUE A COUPS DE REVOLVER.

Le télégramme sensationnel de Miss Grace Hollingworth alertait la presse londonienne au mois de janvier dernier. Elle l'envoyait de Roumanie, où l'avait menée son goût de l'aventure. Pays qu'elle aime, qu'elle connaît bien, après ses séjours de septembre 1939 et de février 1940. Elle devait connaître la politique allemande chez ce peuple fougueux et farouche. Elle est arrivée il y a un mois de Turquie, où elle s'était réfugiée, contrainte après plusieurs arrêts d'expulsion de quitter la Roumanie. Elle n'avait presque rien avec elle : quelques papiers qu'elle serrait précieusement, une valise. Elle venait de passer huit jours sur un bateau de pêche où quelques réfugiés entassés avaient souffert de la chaleur torride, d'une soif ardente, sans aucune protection. Elle fut la seule à supporter les épreuves, sans être vaincue par la fatigue. A peine arrivée, elle a recommencé sa carrière fiévreuse. Elle m'accorde un entretien de quelques minutes, avant d'aller à l'hôpital porter des objets à un soldat blessé ; elle me parle par phrases brèves, d'une voix un peu lointaine, les yeux durs. Elle n'est pas à l'aise, car elle a du travail, elle voudrait le terminer. Elle fait des conférences aux soldats ; elle devrait les quitter pour faire une tournée en Amérique, mais elle ne peut le faire, car ils ont besoin d'elle, un peu partout dans le désert, à Marsa-Matrouh, et au Caire. Elle a consenti à me donner quelques messages qu'elle avait envoyés au « Daily Express » et son journal, un journal unique, celui d'une guerre civile.

En septembre 1940, les Allemands avaient investi la Roumanie, le général Antonescu avait pris le pouvoir et forcé le roi Carol à abdiquer en faveur de son fils. La Garde de Fer apaisée avait, grâce à son chef Horia Sima, gagné une place prépondérante dans la direction du royaume. Mais Antonescu, quoique en apparence l'ami de la Garde, désirait mettre fin aux abus créés par ses membres. Cela commence avec le meurtre de l'officier allemand, le major Dietrich, que Grace Hollingworth annonce en ces termes :

« Tué à coups de revolver samedi soir, devant la porte principale de l'hôtel des Ambassadeurs de Bucarest. Le Grec qui a tiré essaya de s'enfuir, sauta dans un taxi, mais le chauffeur refusa de bouger et l'assassin fut capturé par un groupe de soldats allemands. Les hôtes d'une boîte de nuit voisine sont arrêtés et fouillés. On leur apprend que le major Dietrich a été tué par un saboteur anglais. L'on fait d'énormes efforts pour discréditer les Anglais par des procédés mesquins. Les magazines allemands paraissant à Bucarest donnent des détails touffus et faux sur la vie privée de tout le personnel de la légation de Grande-Bretagne. »

La nouvelle de la mort de l'officier, vite répandue, crée des troubles et des dissensions au sein des partis rivaux qui essaient de s'en imputer mutuellement la responsabilité. Le 20 janvier, voyant la tension s'aggraver, Grace Hollingworth commence son journal.

* * *

LUNDI 20 JANVIER 1940

Le général Antonescu voit sa vie menacée trois fois par les membres de la Garde de Fer. Le matin de bonne heure, un homme habillé en messager du ministère des Affaires Etrangères arriva avec une note importante qu'il devait remettre en main propre au général. Le général sortit de sa salle de bain et vit le soi-disant messager tirer un revolver de sa poche. Il put se réfugier dans sa chambre, où Madame Antonescu donna l'alarme. Deux fois dans la soirée, des hommes de la Garde de Fer, sans uniforme, essayèrent d'entrer dans la maison par la cuisine. Quand on les arrêta, on trouva sur eux des revolvers chargés : ils avouèrent qu'ils avaient mission de libérer la Roumanie du joug d'Antonescu. Ces incidents suivaient le renvoi de dix mille commissaires de la Garde de Fer qui, depuis le début du régime légionnaire (celui qu'Antonescu avait instauré dans sa dictature semi-militaire), avaient le contrôle de tous les usines, mines, magasins, docks et hôtels importants de Roumanie. Les commissaires, qui étaient des membres ignorants du parti de Horia Sima, recevaient un salaire mensuel de 50.000 lei (un agent de police à Bucarest touche 1.500 lei et le directeur de la plus grande banque 30.000 lei). Les commissaires mécontents, et d'autres partisans de Horia Sima, tinrent une réunion dans laquelle ils dirent qu'Antonescu était aux mains de l'Intelligence Service anglais et finirent la séance par les cris enthousiastes de « A bas Antonescu ». « Horia Sima pour toujours ». En même temps les étudiants, qui sont aussi de fervents sectaires de la Garde de Fer, critiquaient Antonescu dans une assemblée solennelle, pour avoir changé de ministre de l'Intérieur après le meurtre de Dietrich. Le heurt prévu depuis si longtemps entre Antonescu et la Garde de Fer doit se produire incessamment.

MARDI 21 JANVIER

Il y a ce matin plusieurs émeutes dans les quartiers de la ville. Sept personnes sont tuées, et Antonescu, pour montrer sa force, a fait marcher son régiment d'élite le long des grands boulevards, avec des mitrailleuses. Dans plusieurs allées près du Palais Royal et de la Maison-Verte (quartier général du mouvement de la Garde de Fer), l'on peut voir l'artillerie de campagne. Personne ne sait si les Allemands appuieront Horia Sima ou Antonescu. Antonescu est lui-même très sûr qu'il recevra une aide entière de l'Allemagne.

Une dégel fond la glace qui bloquait les routes et bientôt les transports automobiles reprendront sur les chemins de campagne. Est-ce le prélude d'une action allemande vers l'Est ? Il n'y a plus de trains de passagers en Hongrie et ils sont très rares en Roumanie. Une nouvelle avalanche de soldats allemands arrive encore, et les Roumains de la province sont obligés de les loger et de les nourrir. Mais les Roumains ne leur portent pas la haine et l'antipathie que l'on aurait pu attendre. Après l'abdication du roi, la perte de la Bessarabie, de la Transylvanie et de la Dobroudja, et le tremblement de terre, ils semblent incapables de réagir et de se préoccuper de quoi que ce soit. Les Allemands continuent à menacer la population d'une invasion russe.

MERCREDI 22 JANVIER

La Garde de Fer se bat contre le général Antonescu, et la guerre civile fait rage en Roumanie. Le mardi matin, le général Antonescu passa en revue un régiment de soldats, mais ils ne firent aucun effort pour prendre les immeubles clé, en possession de la Garde de Fer. L'après-midi, incidents isolés, où sept personnes furent tuées. Les corps furent exposés dans la cour de la préfecture de police de Bucarest, avec des cierges autour d'eux, et un portrait de Codréanu en offrande (Codréanu fut le chef de la Garde de Fer jusqu'à son assassinat).

L'après-midi, le peuple se pressait curieusement dans les rues où la circulation était interdite. Mais les hommes de la Garde ne perdaient pas leur temps et distribuaient des pamphlets imprimés à la hâte, accusant le général Antonescu d'être l'homme des Anglais. La radio de Bucarest s'était tue sauf pour transmettre un appel à l'ordre, bref mais un peu faible, du général Antonescu, suppliant la population d'éviter les épanchements de sang. Après son appel, l'on joua des marches de la Garde de Fer — l'organisation même qu'il essayait de vaincre. Le couvre-feu fut crié à dix heures du soir. La police qui gardait les légations, craignant pour sa vie, rentra chez elle. Des coups de feu isolés partirent dans la nuit et il était impossible de traverser la ville en voiture, à cause du cordon de tanks qui entourait les casernes des légionnaires de la Garde, du centre de la ville, et du ministère des Affaires Etrangères. Le général Antonescu croyait à l'aide allemande, mais on répétait que Horia Sima était allé à Berlin pour demander l'aide d'Hitler.

Durant la nuit, des batailles à Ploesti et Giurgiu livraient ces villes aux légionnaires. L'armée, par contre, prétendait s'être emparée de la préfecture de police dans toutes les villes importantes, excepté Jassy et Bucarest.

Mercredi matin, aucun journal, aucun tram ou autobus ; quelques magasins sont ouverts, mais leur rideau est baissé pour permettre la fermeture immédiate. Les taxis sont rares, ils n'ont plus d'essence. Au début de l'après-midi, les Gardes de Fer, qui avaient défilé dans les rues entonnant leurs marches, mirent le feu à la synagogue, et les officiers roumains observaient la scène sans essayer d'intervenir. A quatre heures, après quelques timides tentatives dans la matinée, une attaque fut lancée avec l'artillerie lourde pour prendre les casernes de la légion. Le bruit du canon et la fumée chassèrent le peuple qui se terra chez lui.



Le général Jean Antonescu, président du Conseil roumain, gouverne avec l'appui de l'Allemagne. Il a adhéré au pacte tripartite et collabore politiquement et militairement avec l'Axe.

7.30 P.M.

Les mitrailleuses, les fusils et les canons mêlent le bruit de leur détonation, et une foule de partisans de la Garde courent dans les rues en criant : « Vive Horia Sima ! » Les soldats ne tiennent plus que quelques rues de la ville. Il est impossible de téléphoner au ministère des Affaires Etrangères et peu de téléphones privés fonctionnent encore. Les officiers roumains tiennent le rez-de-chaussée de l'immeuble de l'administration des téléphones, mais la Garde contrôle les appareillages. On ne vend que les journaux de la Garde. Tout le monde a l'impression que le général a perdu, à mesure que la situation s'aggrave et que le bruit de la canonnade augmente. Personne ne connaît le nombre de blessés et de morts, mais le total dépasse certainement 500. Le général Dragalina, commandant la troisième armée de Brasov, est passé du côté des Gardes de Fer et fait une marche forcée sur Bucarest. Le 38ème d'infanterie à Braila marche aussi sur Bucarest, et le 4ème corps d'armée à Jassy s'est rallié à la cause adverse.

Les wagons de pétrole que l'armée a utilisés pour barricader les rues sont incendiés par les légionnaires. On a l'impression que les Allemands ne laisseront pas les choses s'aggraver très longtemps. Et comme le général Antonescu semble incapable de rétablir l'ordre, la mission militaire allemande interviendra sans doute ce soir. Elle formera peut-être un autre gouvernement fantoche ou établira un protectorat, les Allemands n'en savent rien eux-mêmes.

JEUDI 12.30

Le général Antonescu a reçu le général Hansen et s'est assuré de l'aide du Reich. Des troupes allemandes sont stationnées devant la capitale pour recevoir les troupes qui essayeraient d'intervenir. Je me réveillai de mon lit improvisé dans le salon de la légation de Grande-Bretagne, au bruit sourd de l'artillerie lourde : toute la colonie britannique en Roumanie s'était réunie dans deux ou trois maisons.

Jusqu'à 10 heures des coups partaient dans toutes les directions et il était impossible de les localiser. Le général Antonescu parla à la radio, assurant la nation qu'il avait l'armée avec lui, mais il rappela au peuple qu'il devait se protéger lui-même des voleurs et des brigands qui étaient encore en liberté. « Appelez l'armée à votre aide », dit-il. Comment appeler l'armée quand il n'y avait plus de téléphones, avec des révolutionnaires sur le pas de la porte, cela le général ne le disait pas. A 10 heures aussi, une déclaration de Horia Sima ordonna la cessation du feu à tous les légionnaires et leur enjoignit de reprendre leur vie normale. (Il apparaît maintenant que la déclaration est fausse.) Il dit que la guerre civile était contre les intérêts de l'Axe et que les Gardes de Fer devaient rendre les immeubles qu'ils possédaient, immédiatement. Des aéroplanes jetèrent des tracts du discours d'Antonescu, et d'autres aéroplanes, la déclaration de Horia Sima. Des avions allemands volant bas, vrombissaient sur la ville. La fusillade avait cessé. Le général Antonescu publia un communiqué annonçant qu'il avait maîtrisé la situation. D'énormes camions allèrent sur le champ de bataille et revinrent chargés de cadavres. J'ai vu moi-même six camions avec des piles de corps inanimés se diriger vers les faubourgs.

Mais avant le déjeuner il apparut que la guerre civile n'était pas finie, que les légionnaires de la Garde de Fer n'avaient pas abandonné les bâtiments qu'ils occupaient et la fusillade reprit devant la préfecture et le ministère des Affaires Etrangères. Elle dura cinq ou six heures, accompagnée de l'artillerie lourde, et la vie courante de la ville cessa à nouveau. A 5 heures, environ 50 tanks légers allemands et 50 motocyclettes armées, avec side-cars, suivies de camions, se dirigèrent sur les lieux. En deux heures, l'on avait nettoyé plusieurs rues où la bataille était féroce. Et à 7.45 il y avait encore un noyau de résistance près du ministère des Affaires Etrangères.

VENDREDI 24 JANVIER

Aujourd'hui, fête nationale à Bucarest, non pas pour célébrer la fin de la guerre civile, mais très ancienne tradition qui célèbre une « plus grande Roumanie ». Les magasins et les usines sont fermés. Le peuple se rend compte de la situation, et voit les taches de sang sur la neige sale de la rue. On a tué plus de 2.000 personnes dans Bucarest et entre 11 et 12.000, dans le pays entier. Beaucoup d'entre elles étaient des passants innocents abattus par les mitrailleuses de l'armée. Deux quartiers de la ville sont encore interdits et les tanks roumains ronflent tout autour, pour effacer les dernières poches de rebelles.

Ce matin, le leader du mouvement étudiant de la Garde de Fer, qui a publié un pamphlet disant expressément que l'Intelligence Service anglais avait organisé l'assassinat de l'officier allemand, le major Dietrich, a été tué. Horia Sima est entouré de mystère, on dit qu'il est peut-être tué. En tout cas, il est certain qu'il a préparé le complot. Les officiers allemands qui ont pris la préfecture de police, que l'armée roumaine n'était pas arrivée à conquérir, sont toujours protégés par leurs tanks, 20 ou 30 canons de 100 mm. et 10 canons de 6 pouces, mais la ville est tranquille et la fusillade a cessé. Le général Antonescu, qui s'est nommé lui-même chef du mouvement de la Garde de Fer, propose de constituer un autre gouvernement en deux jours. Aucun doute que ce gouvernement ne soit une dictature militaire et que seuls les sous-secrétaires d'Etat soient des civils. Ce gouvernement ne peut durer que si les Allemands appuient Antonescu à fond. Le général n'a pas les qualités d'un dictateur et, quoique bon soldat et honnête homme, il n'a certainement pas une forte personnalité. Sous la directive allemande, il appelle de nouvelles recrues pour occuper les classes jeunes et tumultueuses de la population.

Marchant dans les rues de Bucarest, et regardant les nombreuses maisons qui ont été détruites ou sévèrement touchées par les obus, je m'aperçois qu'il y a très nettement un esprit anti-anglais qui ne s'accusait pas avant la guerre civile.

Quand à moi, j'échappai par miracle à la mort. Un coup de feu fut tiré près de mon appartement sur un groupe de soldats dans la rue. Ils répondirent immédiatement. Il ne reste plus une seule fenêtre à mon appartement, les murs sont criblés de balles de mitrailleuse, les miroirs sont cassés, les rideaux pendent en lambeaux, ma bibliothèque est abîmée, des balles ont même traversé le mur. Les soldats se sont heureusement aperçus qu'il n'y avait pas de légionnaires dans la maison et n'ont pas essayé d'entrer. La police n'ose pas encore sortir. Elle est partie la première, et l'armée est toujours seule à maintenir l'ordre.

LUNDI 27 JANVIER

Samedi et dimanche, le général Antonescu fit de nombreux appels émus au peuple de Roumanie, le priant d'être calme et d'accepter le nouvel ordre qu'il va instaurer. Le public est toutefois choqué de l'étendue des dégâts de la guerre civile. Des visites au quartier juif révèlent le pillage des maisons et des magasins dont les biens ont été volés par la Garde de Fer. Bien plus de personnes ont été cruellement tuées, que l'on ne croyait au début. Les Juifs étaient étranglés en public devant la synagogue en flammes, des enfants juifs étaient tués par les Gardes tandis que l'on volait leurs maisons, des Juifs âgés étaient abattus dans les rues, et j'ai vu leurs corps gisant nus dans une cour, dépouillés par les Gardes. D'autres étaient entassés sur des camions et emmenés à 10 ou 15 kilomètres de la ville sur la route de Giurgiu, où ils étaient jetés des camions et fusillés à environ 100 mètres du bord de la route. Un témoin sûr décrit la scène horrible dans laquelle environ 600 personnes furent fusillées ensemble : les Gardes les inspectaient ensuite pour abattre au revolver ceux qui bougeaient encore. Peut-être a-t-on massacré 1.500 personnes de cette manière, qui n'ont pas encore été inhumées, au bord de la route.

Le couvre-feu de dix heures est sévèrement sanctionné, et tous les restaurants et les lieux de plaisir sont fermés à 9 heures, mais l'émeute n'est pas encore finie. Lundi matin, entre 3.30 et 4.10 du matin, des soldats roumains tiraient continuellement du jardin qui est au-dessous de ma fenêtre, sur l'avenue. Aux lieux de combat, on étend des drapeaux et on élève un plancher de bois, où sont déposés les cercueils des soldats qui sont morts dans la bataille, couverts de couronnes et enveloppés du drapeau roumain.

Les gens sont fouillés et doivent montrer leurs papiers tous les 100 mètres. On perquisitionne dans les maisons pour y trouver les armes cachées, et personne ne peut sortir de la capitale ou y entrer, ou voyager en train ; ils sont réservés aux militaires. Le général Antonescu est malade et le nouveau ministre allemand, von Killinger, qui est arrivé il y a quelques jours, n'a pas encore décidé du choix des hommes de paille qu'il fera ministres.

Les nouvelles de la province filtrent dans la capitale. A Constanza, la Garde de Fer ne s'est rendue qu'à 11 heures 30, vendredi, au consul d'Allemagne et à deux officiers allemands. Ils avaient fermement refusé de se rendre à l'armée roumaine, malgré trois ultimatums. Le consul britannique, M. Kendall, éprouva beaucoup de difficultés, car si l'on ne tira pas sur lui, l'on fit constamment des démonstrations hostiles devant le Consulat, et dans un pamphlet anti-anglais, il était parlé de lui. L'armée roumaine a désarmé presque tous les Gardes de Fer à Constanza, mais les chefs du mouvement sont toujours libres et marchent fièrement dans la rue.

L'on a arrêté Horia Sima, qui portait 3.000.000 de lei volés dans des magasins juifs de la ville, et beaucoup d'hommes dans Bucarest, mais la Garde de Fer n'est pas encore éliminée. Des tanks essayent de les déloger. Une partie de l'armée allemande demeure aux portes de la ville pour arrêter les troupes de l'armée ou de la Garde qui pourraient essayer d'y entrer.

MERCREDI 29 JANVIER

Un cordon cerne une des rues qui contournent le Foreign Office et le commandement de la 4ème armée est encore contre le général et suit le mouvement de la Garde de Fer...

LUNDI 3 FEVRIER

L'on croit que Horia Sima se cache dans la légation d'Italie, qui est sévèrement gardée par des soldats roumains et allemands. Il fut arrêté au début par des soldats roumains. Mais à la requête de l'ancien ministre allemand Fabricius, il a été relâché et abrité dans la légation d'Allemagne. Quand Fabricius quitta l'Allemagne, il fut envoyé dans un camion militaire allemand, à la légation d'Italie.

La guerre civile n'est pas terminée : la rue principale fut fermée pendant deux heures ce matin. A midi et demi, j'ai vu tuer à bout portant un homme par des soldats, à 5 mètres de moi. Il devait être un légionnaire connu. D'autres exécutions au revolver se sont produites en ville, quoique la presse les nie...

DIMANCHE 9 FEVRIER

Le butin de France est vendu aux enchères en Roumanie. La semaine dernière, des placards annoncèrent dans le port roumain de la mer Noire, Constanza, la mise en vente de biens précieux. A l'heure dite, deux grands camions allemands parurent, chargés de marchandises, au centre de la ville. Le consul d'Angleterre à Constanza vit des cuillers à café en or, des cafetières et des théières en argent de la meilleure facture, aux armes de familles nobles françaises, vendues dans les rues. Les soldats allemands observaient attentivement les prix obtenus, mais ils étaient déçus. Les Roumains sont pauvres. Des draps de lin brodés aux initiales de ducs et d'anciens ministres se vendaient à 300 lei, ce qui au change actuel du marché noir représente deux shillings ; des manteaux de vison presque neufs, à dix livres. Après la vente, les soldats allemands allèrent dans un café pour se partager les gains.

C'est la première fois qu'il est possible d'acheter du parfum français mis en bouteille en France. Auparavant, il était envoyé en vrac et détaillé en Roumanie. Aujourd'hui, les magasins en sont pleins. Demandant au propriétaire d'une grande parfumerie d'où il tenait ses stocks, « de l'armée allemande, naturellement », me répondit-il. Berlin, au courant du trafic de ses soldats, a réduit leur paye en Roumanie, escomptant leur bénéfice sur les biens français.

Il neige à nouveau. Horia Sima se cache toujours dans la légation italienne jusqu'au moment où les Allemands pourront le sortir et en faire à nouveau le leader de la nation roumaine. Antonescu essaye, en n'appliquant pas les peines sévères que ses propres lois ont édictées, de retrouver la confiance de la Garde de Fer. Les tanks continuent à mugir le long des rues et les projecteurs explorent les terrasses des maisons. Les Allemands essayent de dire que la rébellion a été organisée par les communistes, et non par la Garde de Fer...

ABY HARARI



Dans sa chambre aux lignes sobres, Miss Grace Hollingworth relit un message qu'elle s'apprête à transmettre à la presse européenne. A côté d'elle, la machine à écrire qui ne la quitte jamais et qui est le compagnon fidèle de tous les reporters internationaux.

Après 6 semaines de combats



Prêt à monter à bord de l'appareil qui le transporte, un parachutiste de l'armée russe. Le visage, qu'on dirait taillé au couteau, est empreint d'une grande énergie. Jusqu'ici, les parachutistes russes n'ont pas été employés massivement. Ils rendent, cependant, de grands services dans le ravitaillement des poches de résistance.

Un défilé de tanks soviétiques sur la Place Rouge à Moscou. La propagande soviétique a tou… nières semaines n'ont pas démenti cette déclaration. Un nouveau type de tank lourd vient de… ques, les Allemands auraient p…

LES CHEFS DE L'ARMEE ROUGE



Le maréchal Vorochilov, commandant en chef des armées soviétiques du front du Nord.



Le maréchal Timoshenko, commandant en chef des armées soviétiques de l'Ouest.

L'amiral Kusnetzov, commandant en chef des forces navales soviétiques.



Le maréchal Budenny, commandant en chef des armées soviétiques du front Sud-Ouest.

LA BATAILLE

Le 22 JUIN 1941, Hitler déclenchait orgueilleusement la plus grande bataille de l'histoire. Il comptait sur la rapidité de ses engins motorisés et sur la puissance de son aviation pour anéantir un ennemi nombreux, certes, mais — croyait-il — impréparé et désordonné ; la horde rouge devait crouler sous le choc énorme qu'il allait lui porter. Sur deux fronts qui partaient de la Prusse-Orientale aux Carpathes, il alignait, avec l'aide roumaine et finnoise, environ 150 divisions, dont un tiers au moins était motorisé, si l'on en croit une déclaration officielle russe. L'effectif russe se montait, disait-on, à 160 divisions, motorisées à un moindre degré. Il semble même que ce chiffre soit exagéré pour le début de la campagne, car la mobilisation russe demandait cinq semaines, et vient à peine de se terminer.

Les experts militaires allemands avaient fixé la durée de la campagne à six semaines, au plus ; la guerre moderne se déroule selon un rythme réglé sur la vitesse des colonnes motorisées. Victorieuses, elles doivent apporter une victoire foudroyante ; sinon, c'est la défaite... que les succès précédents ne faisaient pas prévoir.

Tel est aussi le calcul d'Hitler, car il sait que, pour éviter le sort de Napoléon, qui a été vaincu par la steppe russe et son hiver rigoureux malgré une victoire militaire, il faut que l'Allemagne soit maîtresse des positions russes avant la saison des pluies. Le terrain sec, nécessaire à l'avance des tanks, deviendra bientôt boueux et lourd.

LA TACTIQUE : MAITRISE DES POSITIONS-CLES

Hitler n'a pas voulu de gain matériel immédiat.

Il avait le choix entre deux tactiques.

Il pouvait se limiter aux objectifs qui l'intéressaient, les champs de blé de l'Ukraine et les puits de pétrole du Caucase, et il aurait évité de se perdre dans les espaces illimités de la Russie du Nord.

Il a préféré s'atteler à la tâche gigantesque de conquérir toute la Russie, car il rêve à l'Empire allemand de Mourmansk, sur l'océan Glacial, à Odessa, sur la mer Noire. Mais Hitler a compris qu'en détenant les positions-clés, il était maître de la Russie.

Ces objectifs principaux sont KIEV, la capitale de l'Ukraine, LENINGRAD, tête du chemin de fer transsibérien et seul port russe de la Baltique, et MOSCOU, capitale politique autour de laquelle se groupent les usines d'aviation.

Il nous a été possible, grâce aux commentaires de la presse neutre et aux communiqués des deux parties, de suivre à peu près la marche des opérations. Il faut distinguer deux grands mouvements d'offensive.

LA PREMIERE OFFENSIVE

Hitler a voulu mener de front trois percées : l'une sur Kiev, la seconde sur Moscou par Byalystok, Minsk et Smolensk, la troisième sur Léningrad.

Mais il a porté son effort principal non pas dans le Sud, comme les Russes s'y attendaient peut-être, car c'est là qu'ils se sont défendus avec le plus de succès, livrant avec leurs tanks des batailles acharnées, mais dans le Nord et le centre, partant de Brest-Litovsk, en Pologne. Ses généraux ont tenté la tactique de la bataille de France : la percée des colonnes motorisées, suivie du gros de l'infanterie et de l'artillerie. Des colonnes fusent vers le Nord, vers l'Est, pour trouver le point faible de la résistance. Elles convergent vers le même objectif pour prendre de flanc l'ennemi et l'encercler. Elles divergent à chaque position prise, pour répéter leur manœuvre.

Les Allemands partent de Brest-Litovsk et de Prusse-Orientale dès les premiers jours. Kaunas, en Lithuanie, Vilna et, au sud, Grodno tombent entre leurs mains. Le triangle formé par ces trois villes sera le centre d'une double action : encerclement de l'armée russe qui arrive à se replier derrière la rivière Dvina, flèche sur Minsk, objectif que vise aussi l'armée partie de Brest-Litovsk, qui traverse les marais du Pripet. Plus au sud, à Lwow, les tanks russes font face courageusement à un ennemi supérieur en nombre et disputent âprement les villes frontières ; les Allemands n'obtiennent pas de succès décisif.

LE 30 JUIN, les Allemands annoncent déjà la prise de Dvinsk, au nord de Kaunas, obligeant l'armée russe de Lithuanie à abandonner la mer. Ils franchissent la Dvina et dessinent leur pointe vers Léningrad. Quant au chemin de Moscou, qui leur est ouvert par la prise de Bya-



… toujours affirmé que les tanks étaient l'orgueil de l'armée russe. Les événements de ces der… …nt de faire son apparition sur le front germano-russe. Jusqu'ici, d'après des estimations soviéti… …nt perdu 5.000 tanks en Russie.



Un cadet de l'Académie navale de Dzerzhinsky, spécialisée dans la formation du personnel d'e quipage des sous-marins. Ceux-ci, au nombre de cent cinquante environ, constituent … principale de la flotte russe. Obligée de défendre plusieurs mers, la Russie s'est efforcée … leurs de donner à sa flotte une extrême mobilité.

…E DE RUSSIE

…k et de Minsk, près de ancienne frontière russo-polonaise, il est protégé à l'est, vers la mer, jusqu'à Dvinsk.

La flèche sur l'Etat balte de la Latvie poursuit son avance sans obstacle.

De Minsk, les colonnes divergent pour retrouver Smolensk, par Bobruisk au sud et Vitebsk au nord

La résistance de Lwow, au sud de la Pologne, se reporte sur d'autres villes orientales, en direction de Kiev, mais les succès allemands ne sont que partiels.

LE 4 JUILLET, les Allemands ont atteint le point culminant de leur avance. S'ils parviennent à consolider leur poussée sur Moscou et Léningrad, à forcer les opérations du sud de la Pologne, à Luck et Tarnopol, vers Kiev, leur victoire est certaine. Mais l'effet de surprise est passé, les tanks russes sont dans les zones où ils sont le plus nécessaires, les avions harcèlent les tanks ennemis, et les Russes ont trouvé le moyen, inattendu pour le monde, de parer à la déchirure créée par les colonnes motorisées. Les Allemands préviennent leur peuple que le front russe a pris une autre apparence par suite de l'appui des fortifications en profondeur de la ligne Staline. Il serait exact d'ajouter que les généraux russes laissent pénétrer les éléments motorisés dans leurs lignes pour se jeter avec acharnement sur les flancs ennemis, quand l'infanterie arrive. De là, ce carnage effroyable que les communiqués des deux parties reconnaissent.

La fin de l'offensive accentue les résultats acquis sans apporter de changement essentiel.

LE 11 JUILLET, la colonne arrivée à Ostrov menace Léningrad. Celle qui a franchi la Beresina, vers Moscou, se dirige vers Vitebsk. Dans le Sud, la colonne venant de Lwow atteint Novograd-Volynsk. L'armée de Bessarabie a franchi enfin le fleuve Pruth et se rapproche de la rivière Dniestr, sur la frontière d'Ukraine.

Le bilan des pertes se dresse avec des contestations nombreuses de part et d'autre. Retenons que des informations de source allemande estiment les pertes du Reich à 600.000 hommes et que Moscou reconnaît avoir perdu 1.900 avions et 2.200 tanks, évaluant les pertes adverses à 2.000 avions et 3.000 tanks

LA SECONDE OFFENSIVE

LE 16 JUILLET, la seconde offensive reprend. Les Allemands occupent vite Tallinn, en Esthonie, d'après leur communiqué. Ils contournent le lac Peipus dans le Nord et atteignent Novgorod sur le lac Ilmen, vers Léningrad.

Ils ont dépassé au nord et au sud les marais du Pripet et prennent position devant Smolensk, sur la route de Moscou.

Au sud, ils sont paralysés à Zitomir, et leur prétention d'être devant Kiev, fausse, n'est plus réitérée. Ils ont fini par occuper la Bessarabie, et arrivent à l'estuaire de la Dniestr. Mais le port d'Odessa, le plus important de l'Ukraine, n'est pas entre leurs mains ; leur seconde offensive touche à sa fin. Leurs raids sur Moscou n'ont eu aucun succès, car l'objectif trop distant a permis à la chasse de disperser leurs escadrilles. Dans l'extrême-nord, en Finlande et en Carélie, leurs succès sont minimes. Les Russes se battent avec une ardeur qu'ils n'auraient jamais soupçonnée.

UN CARNAGE DANS DES ESPACES INFINIS

Le « Dienst Aus Deutschland » décrit la guerre comme un carnage dans des espaces infinis. Les Russes ne craignent pas de lancer des réserves inépuisables d'hommes dans une défense farouche. Ils détruisent tout dans leur retraite. La résistance devant Smolensk est si féroce que des régiments allemands entiers sont décimés. Peut-être les Russes pourront-ils prendre l'offensive à leur tour puisque leurs tanks et leur aviation tiennent tête victorieusement aux armes allemandes. Les colonnes allemandes sont retardées du fait qu'elles doivent se faire accompagner des lentes formations antiaériennes. Les Allemands parviendront-ils à franchir les 150 kilomètres qui les séparent de Léningrad, les 120 kilomètres de Kiev, les 320 de Moscou ? L'immense masse d'hommes qu'on leur oppose, leur courage farouche et leur habileté rendent la tâche insurmontable, et les nouvelles rapportées selon lesquelles Hitler aurait donné l'ordre d'attaquer malgré l'avis contraire de ses généraux List, Reichenau et de Gœring sont d'un augure sinistre pour le Führer.

Les six semaines, cadre fixé pour le déroulement de la guerre-éclair, sont écoulées, et aucune des trois villes, Kiev, Léningrad ou Moscou, n'est menacée.

A. H.



IMAGES-ACTUALITES

↑ *Un train de prisonniers*

L'une des clauses de la convention de Saint-Jean d'Acre prévoit la mise en liberté des soldats alliés capturés par les troupes de Vichy. Voici un premier arrivage de prisonniers libérés. La joie se lit sur tous les visages.

Leur premier repas chaud →

A Baalbek, cité aux ruines célèbres, les troupes britanniques ont établi un de leurs cantonnements. Les repas y sont servis en plein air. Les cuisiniers semblent s'être surpassés pour celui-ci. Pour certains des militaires que notre photo montre c'est le premier repas chaud depuis un mois.



Les princesses royales

Voici la plus récente photographie de Leurs Altesses Royales les Princesses Férial et Fawzia. Dans le parc d'un des palais royaux, les deux petites princesses se tiennent par la main. Tout à l'heure, elles s'amuseront, comme tous les enfants de leur âge, à courir sur le gazon. Ci-dessous : une photo expressive de la princesse Fawzia.





La fin d'une douloureuse campagne

C'est le 15 juillet que les troupes alliées ont fait leur entrée à Beyrouth. Le 14, le général Dentz et son état-major se sont transférés à Tripoli qui, aux termes de l'armistice de Saint-Jean d'Acre, est une zone neutre. Voici, à gauche, sur la Place des Canons, le général Dentz prenant congé du président du Conseil libanais, M. Alfred Naccache. A droite, le général Dentz porte le Grand Cordon de l'Ordre du Mérite que le gouvernement libanais, dans un geste plein de délicatesse, lui a conféré avant son départ.

QUAND LA SPECULATION S'APPELLE "CRISE"

On a pris l'habitude de les appeler : crises

Cela a commencé par le pétrole. Puis, tour à tour, nous eûmes la « crise » du sucre, celles du blé et de la farine, des allumettes, de la glace et maintenant celle de la viande.

Elles apparaissent soudainement, sans crier gare

La ménagère qui va chez l'épicier s'entend dire qu'il n'a pas de pétrole, de sucre ou de farine.

— Mais comment ?

L'homme lève les bras au ciel Ses fournisseurs ne livrent rien, ses stocks sont épuisés

Il est inutile d'aller chercher ailleurs, la même réponse vous accueille : « L'article manque sur le marché, Madame. Nous sommes en temps de guerre. »

Surtout n'essayez pas de discuter avec votre marchand. Il vous répondra qu'il ne comprend rien à l'économie politique, que la production locale ne l'intéresse guère, que ses profits diminuent et qu'il regrette l'ancien temps où les stocks étaient inépuisables et le commerce florissant..

Mais offrez-lui une ou deux piastres de plus et immédiatement ses yeux s'éclairent. Il vous procurera ce dont vous avez besoin chez un « collègue qui possède encore un peu de marchandises ». Et vous rentrez donc chez vous avec le sentiment désagréable d'avoir été « roulée ».

Et l'extra que vous payez quotidiennement pour avoir du sucre, du pétrole ou des allumettes, finit par creuser un trou profond dans votre budget

DANS LES DEDALES DE LA TARIFICATION

Nous voici au ministère du Commerce où des fonctionnaires accumulent les rapports et les statistiques

Ici on fait un travail méthodique. Prix de revient, stocks sur le marché, consommation, bénéfices normaux, tout est pris en considération lors de l'établissement d'un tarif. On consulte d'ailleurs les intéressés eux-mêmes pour ne pas les mécontenter

— Mais comment se fait-il que le tarif ne soit jamais respecté ? demandons-nous.

— Nous n'avons pas les moyens de le faire. Il nous faudrait d'importantes forces de police et des inspecteurs beaucoup plus nombreux

— Comment arrive-t-il qu'à la veille de chaque majoration de prix d'un produit déterminé, il disparaisse du marché ?

— Les commerçants, les industriels nous présentent des requêtes demandant une majoration, avec documents à l'appui. Nous l'examinons. En attendant, dans l'espoir d'obtenir satisfaction, ils s'abstiennent de vendre

— Mais le public ?

— Nous nous efforçons de lui venir en aide dans la mesure du possible

C'est, hélas ! tout ce que nous avons pu obtenir des services de la tarification

Pourquoi ne pas examiner la question des prix en secret et éviter d'ébruiter, à l'avance, les décisions prises, de façon à empêcher le « stockage » dans un but de lucre ?

Il y a quelque temps, des dépêches annonçaient qu'un gros négociant d'Espagne s'était vu infliger 15 ans de travaux forcés et la confiscation de sa fortune pour avoir cherché à accaparer des stocks de blé

Mais c'était en Espagne

DU FEU, S.V.P.

Deux carnets d'allumettes — les boîtes ont disparu — coûtent aujourd'hui 5 millièmes.

On ne vous en donne plus avec votre boîte de cigarettes, à moins que vous ne fumiez un tabac de grand luxe. Les allumettes entrent dans la catégorie des articles sujets à des périodes de « crise »

Pourtant, depuis la guerre, on n'en importe plus de Suède et d'ailleurs. Et celles fabriquées en Egypte sont loin d'être satisfaisantes

Les causes de la pénurie d'allumettes ?

On espère voir les prix hausser.

Ceci est l'explication véridique

L'autre, celle que vous donnent les négociants, est beaucoup plus compliquée : manque de main-d'œuvre à Alexandrie où sont concentrées les fabriques, difficultés de transport, hausse du prix du soufre et du bois — bien que les allumettes soient, ô ironie du sort, en carton !

IL FAIT CHAUD ET NOUS MANQUONS DE GLACE

Il fait chaud. Le mercure hausse dans son étui de verre. La crue du Nil humecte l'air. Il faut à notre gosier de nombreux verres d'eau glacée

C'est le moment idéal pour faire hausser le prix de la glace.

Malgré la chaleur, malgré l'humidité, nous menons une enquête.

Dans ce grand établissement frigorifique, on se croirait au Pôle Nord

Le directeur nous explique que sa production est en augmentation, qu'à son avis il ne doit pas y avoir pénurie de glace et que ce sont les demi-grossistes qui sont les vrais coupables.

Pourquoi ne pas vendre directement au détaillant ?

Cela compliquerait trop les affaires qui sont déjà assez compliquées.

Et le directeur, comme Ponce Pilate, se lave les mains

COMMENT FURENT RESOLUES LES «CRISES» ANTERIEURES

Les événements ont démontré que toutes les fois que des mesures énergiques ont été prises, la « crise » s'est résolue d'elle-même

Nous commençâmes au début de la guerre par le pétrole ; le gouvernement imposa le rationnement Et aujourd'hui non seulement la pénurie a disparu, mais nos stocks suffisent amplement à nos besoins pour de nombreux mois à venir

La consommation n'a jamais été si basse. Et l'on se procure du pétrole même sans coupons, ceux qui n'en ont pas besoin les vendant aux marchands

La crise du sucre fut, elle aussi, résolue par la manière forte La production sucrière dépasse de loin les besoins de l'Egypte. Nous en exportons d'importantes quantités en Palestine, Syrie et Liban et jusqu'en Turquie. Pourtant, les gros négociants au courant — on ne sait trop comment — d'un projet de hausse stockèrent leurs marchandises. Pendant quelque temps, ce produit manqua sur le marché Mais quelques décisions énergiques, telles que la saisie des stocks détenus illégalement, l'envoi dans les zones où une pénurie se faisait sentir d'immenses quantités de sucre, eurent tôt fait de résoudre la crise

Nous eûmes aussi la crise des engrais chimiques. Les stocks accumulés avant la guerre suffisaient à peine à la dernière récolte. L'importation des engrais du Chili s'avérait difficile du fait des dangers de la navigation et du manque de fret. Alors que l'Egypte achetait pour près de 3 millions de livres d'engrais par an, les achats de l'an dernier ne dépassèrent pas un demi-million

Pour résoudre la crise, le gouvernement mit la main sur tous les stocks et procéda à une distribution rationnelle. Cela donna des résultats assez satisfaisants.

Pour la farine, la menace d'importation massive de farine australienne, la création de pain dans lequel entrait pour une grande part la farine de maïs eurent tôt fait de mettre un frein aux appétits des mercantis

Aujourd'hui on se débat face à une double crise : la glace et surtout les allumettes, deux produits locaux dont la production peut être poussée aussi loin qu'on le voudra

Que va-t-on faire pour la résoudre ?

LES LEÇONS D'UNE ENQUETE

Nous voici revenus d'une longue tournée dans les centres où les humains achètent les produits de première nécessité

Et nous voulons sincèrement affirmer qu'il y règne une véritable fièvre de spéculation

Les autorités font ce qu'elles peuvent. Elles ne peuvent pas d'ailleurs grand'chose

Mais le but unique d'une bonne partie du monde des affaires est de faire fortune le plus vite possible et avant qu'il ne soit trop tard

On spécule sur tout

Mais on spécule plus facilement sur les articles de consommation courante

Et nous arrivons à notre conclusion

Il faut imposer le rationnement. Oui, le rationnement sur le sucre, la farine, les allumettes, la glace, le beurre !

Lorsque les cartes de pétrole furent imposées, tout le monde protesta Puis, petit à petit, on s'y fit

Aujourd'hui, tout le monde a assez de pétrole.. et au prix du tarif Et tout marche comme sur des roulettes

Le jour où on généralisera le système des cartes, pourvu que les quantités de chaque produit allouées soient suffisantes, on coupera les ailes à la spéculation et on contentera tout le monde

Car le mot « crise » inventé par les intéressés est synonyme en Egypte de « mercantilisme »



LÉOPOLD III N'A PAS TRAHI...

(Suite de la page 6)

Le parlementaire belge passe à travers les lignes et va demander les conditions de cessation des hostilités entre l'armée belge et l'armée allemande. Le jour dura longtemps cet après-midi. Du côté de la mer, des nuages rouge écarlate traînèrent au ras de l'eau ; on eût dit que tout le sang innocent remontait au ciel. Les Allemands furent inflexibles ; ils exigèrent la reddition sans conditions.

A 9 heures du soir, le parlementaire retraversait les lignes où les détonations éclataient toujours. Et certains se disent qu'on aurait pu combattre encore. Un seul détail expliquera la confusion de cette situation sans issue. Le 27, à la fin du jour, on embarqua une unité militaire belge à Bruges. Elle devait être rendue à Ghistelles, à dix kilomètres d'Ostende. Je me souviens avoir souvent fait la route en automobile ; il y avait cinq lieues à travers un paysage plat de prairies et de boqueteaux, avec des maisons flamandes à volets verts. Le train mit cinq heures et quart pour atteindre le bourg flamand. C'est-à-dire qu'il dut rouler à la vitesse moyenne d'un promeneur.

Au Grand Quartier Général, l'attaché français essayait toujours de se mettre en rapport avec ses chefs. Pendant ces heures tragiques, les troupes allemandes étaient remontées de Calais vers Dunkerque, et le Premier Ministre Paul Reynaud, impuissant devant les événements irrémédiables, n'osant pas révéler à son peuple l'intensité de la débâcle provoquée par la fuite de la IXe armée, rêvait à côté de la douce Hélène de Portes et se demandait comment il pourrait canaliser la colère et la tristesse du peuple français. La débâcle était là, irrémédiable, noire ; Hélène de Portes donnait des ordres, recevait des coups de téléphone, s'abouchait avec des collaborateurs. Des ombres dévouées s'enfuyaient dans les couloirs.

Le sort de la Belgique et de deux millions de Belges importait peu au Premier Ministre français. Ce qui importait, c'était sa situation personnelle.



LE 28 MAI

La veille au soir le roi a décidé que le feu cessera à 4 heures du matin.

Une nuit terrible se passe à l'état-major. Il semble que jamais on n'arrivera à l'aube. Au loin, on entend encore le canon qui gronde ; le ciel est rouge dans la direction de Dunkerque. Les frères de combat continuent la lutte et cela poigne le cœur de ceux qui ont dû baisser les armes. Déjà les Anglais ont terminé les préparatifs de l'embarquement et, du côté des Français, les camions chargés des unités qui se trouvaient en Belgique sont arrivés à bon port.

Le téléphone court avec le nouveau message de poste en poste : « Cessez le feu à 4 heures du matin. »

Vers une heure trente, un délégué de l'état-major va trouver le chef de la mission française à La Panne pour les derniers entretiens. J'imagine ce que dut être la conversation de ces deux hommes, face à la mer. Que d'aigreurs et de reproches contenus derrière des mots indifférents ! Pendant 18 jours la route de la France et de la Belgique fut la même route, et un carrefour les sépare à nouveau. Chacune repart à son destin ; la Belgique est à genoux, elle souffre trop pour penser à l'avenir, c'est le présent qui importe ; la France espère encore, mais pas pour longtemps ; l'Angleterre seule pense au futur et se rend compte que la distribution des cartes lui a fait perdre la première partie.

Pourquoi des rancœurs à l'heure de la 14e station ? Ce n'est pas comme dans l'Écriture, le ciel qui s'est ouvert dans un cataclysme de réprobation, c'est la Belgique qui a été éventrée, furieusement, impitoyablement.

Quand les soldats belges arrivèrent dans la zone de Dunkerque pour gagner l'Angleterre, un spectacle étrange les attendait, le 28 mai. Des troupes en retraite se hâtaient vers les ports d'embarquement. Des réfugiés larmoyants marchaient dans les champs pour laisser la place aux unités militaires. Des files de voitures bordaient les fossés. A la ligne frontière, entre la France et la Belgique, se trouve une zone marécageuse appelée les Moeres ; elle était devenue un cimetière plein de camions renversés, d'autobus désaffectés, de motocyclettes brisées, de voitures à chevaux, d'autos luxueuses, de canons en pièces, d'obusiers cassés, de canons antiaériens. Sur la route, le long du marécage, plus de trois cents « trucks » anglais tout neufs étaient alignés avec leur chargement.

Les chauffeurs fumaient des « Goldflake » en attendant ; vers huit heures l'ordre arriva. Il fallait tout abandonner, et on vit les trois cents chauffeurs faire sauter leur moteur et leur batterie à coups de marteau avant de repartir flegmatiquement à pied vers Dunkerque.

Mais qu'était même cela ? Je tremble et je frémis. Comment un homme a-t-il pu délibérément apporter la dévastation et la ruine sous le prétexte de nous protéger contre la France et l'Angleterre ?

Saint-Trond, Tongres, Tirlemont, Gembloux, Louvain, Nivelles, Alost, Audenaerde, Courtrai, sont des ruines qu'il faudra un demi-siècle pour reconstruire. La Bibliothèque de Louvain est retournée à la destination que les Germains lui avaient conférée, la Cathédrale de Nivelles est abattue, Mons est ravagé et Tournai, cette admirable cité des Rois Francs, est à ras de terre. Cent villages ont été brûlés. Des dizaines de milliers de cadavres ont été retrouvés sur les routes sanglantes, tous les carrefours ferroviaires ont été bombardés, les gares rasées, les ponts détruits.

Vraiment qu'aurait-ce été si les Allemands n'étaient pas venus pour nous protéger ?

Comment, devant ces catastrophes de responsabilités pourrions-nous encore ne pas faire front ?

Je voudrais que de l'amour survécût à ce sentiment de malaise entre ceux qui ont lutté ensemble. C'est quand les frères sont dans le malheur qu'ils se disputent. A quoi bon ? Nous avons tous nos fautes et nos responsabilités parce que nous sommes des êtres humains. L'Anglais dit au Français : « Vous vous êtes trompés dans votre conception stratégique ! » Celui-ci répond : « Oui, mais vous ne nous avez pas aidés ! » L'Anglais oppose : « Il ne fallait pas aller en Norvège, ni en Belgique ! » Le Français dit : « C'est la faute aux Belges qui n'ont pas compris la portée criminelle de la neutralité ! » Le Belge précise : « C'est vrai, mais vous avez laissé franchir le Rhin aux Allemands et, à ce moment, quand il en était encore temps, c'est vous qui avez nourri le crocodile ! »

On pourrait ainsi remonter au déluge ; je m'y refuse... Il y a les événements qui changent l'histoire ; l'histoire ne se refait pas avec des regrets. Parfois, en marchant sur les routes douloureuses de l'exil, je me suis dit que je vivais la fin d'un nouvel ancien régime. Je partais, incapable de me soumettre à une discipline nouvelle, et je me répétais que nos ancêtres de 1800 devaient avoir ressenti les mêmes affres et s'être avoué, comme moi, que la vie était impossible devant tout ce qui s'effondrait. Cela n'empêche que la vie a continué et que chacun y a trouvé sa place.

A quoi pensait le roi, cette nuit-là, quand la mission française communiqua le télégramme du général Weygand : « Les gouvernements français et britannique sont d'accord pour que leurs armées sauvent l'honneur du drapeau en se désolidarisant de l'armée belge. » Qu'aurait pu faire d'autre le généralissime ?

A quatre heures le feu cessait, l'aube se leva sur un jour de deuil national. Dans la zone de Roulers-Ypres, la nouvelle de l'armistice n'était pas parvenue à temps, et les Belges luttèrent jusqu'à ce qu'une seconde communication leur apprît le grand événement.

A neuf heures du matin, les troupes allemandes repartaient de l'avant et les soldats pleurèrent. Déjà, pendant la nuit, ceux qui savaient avaient fait sauter leurs pièces et brisé leur fusil. La tragédie était à son moment pathétique, le dernier acte se joue en Angleterre et les Belges en sont.

Des centaines de soldats marchèrent pendant ces heures torrides vers la plage ; ils essayèrent de partir pour l'Angleterre ou la France pour continuer le combat. La Belgique s'était inclinée ; l'initiative personnelle envoya à Londres de nombreux soldats et officiers pour qui la mission de la libération continue.

Le roi rentra comme prisonnier de guerre, rien que comme prisonnier de guerre à Laeken. Un colonel allemand fut affecté à sa surveillance. Et ce matin du 28 mai, Monsieur Paul Reynaud mentit effrontément.

Ainsi je me retrouve au premier chapitre de mon livre. Que dire, sinon que Paul Reynaud ajouta à son ignominie en obligeant les officiels belges à souscrire à ses considérations ? Il y avait deux millions d'évacués qui souffraient en France, et il menaçait de les mettre tous dans des camps de concentration.

Je sais aussi de source sûre que, cette nuit-là, le Premier Ministre Pierlot passa plusieurs heures à essayer de rédiger un texte qui voulait dire sans rien dire. Dans la matinée, il avait écrit une déclaration édulcorée qu'il soumit à Paul-Henri Spaak. Celui-ci, connaissant les réactions de Reynaud, jugea que le gouvernement belge n'arriverait pas à ses fins et je crois qu'il ajouta une phrase qui ... cliner à la pitié des Fr... les pauvres réfugiés.

Le texte fut enfin ... mier Ministre Paul Reynaud q... entra dans une violente colère. Si je ne me trompe, il dis... la plusieurs heures pour obtenir que le mot de trahison entrât dans le texte. Les ministres s'y refusèrent. C'est pour cela que la proclamation annoncée pour une heure n'eut pas lieu. Entre temps Paul Reynaud avait pris son stylo et imposé quelques modifications ; le ministre Pierlot lut sa déclaration à quatre heures.

Je sais qu'au moment où lui-même fut en face du destin de ... France, Reynaud rencontra un de mes amis qui lui reprocha amèrement d'avoir menti dans l'affaire du roi. Il répondit que c'était vrai mais que la nécessité excusait les mensonges patriotiques.

Maintenant je touche à cette partie brûlante où il faudrait que je jugeasse, je m'y refuse. Je me demande humblement ce que j'aurais fait si j'avais été Hélène de Portes. Certains me disent qu'elle aimait la France et qu'elle a travaillé de toute sa conscience de femme intelligente.

Si j'avais été Reynaud, qu'aurais-je fait, connaissant ce qu'il connaissait ? Lui aussi aimait la France, mais il aimait aussi le mensonge.

Si j'avais été un ministre belge qu'aurais-je fait ?

Si j'avais été le roi Léopold III qu'aurais-je fait ?

Des questions comme celles-là ramènent le penseur à beaucoup de sagesse. Je ne puis dire qu'une seule chose : c'est qu'il est des événements où l'homme ne s'appartient plus, il est la proie du chaos des forces obscures qui mènent sa destinée, il est ballotté comme un ballon de rugby aux mains de la fatalité.

Je suis heureux d'avoir été un simple mortel, en ces moments tragiques dont s'occupera l'histoire. Nul ne peut à cette heure apporter de jugement serein. Nous ne distinguons pas encore la ligne harmonieuse de la forêt, nous sommes si près que nous ne voyons que des arbres.

Je sens d'ailleurs que toute appréciation actuelle est sujette à révision, car les événements au cours de cette guerre ont toujours battu la logique d'une courte tête. L'éventualité de la victoire de l'Angleterre, de la défaite de l'Italie, de l'intervention de la Russie, de la résistance de l'Allemagne, peut modifier les jugements d'ensemble et par conséquent les considérations particulières.

Les actes d'hier ne s'éclairent qu'à la lueur du présent, et c'est dommage. Que demain la France de Pétain réagisse contre l'Allemagne et tout le monde l'aimera ; que demain, ce qu'à Dieu ne plaise, le roi Léopold accepte le nouvel ordre allemand et tout sera fatalement et invinciblement remis en question.

Et cela démontre péremptoirement qu'il n'a pas trahi. Il a choisi la voie la plus difficile et la plus épineuse. Mais le moins qu'on puisse dire, c'est que, depuis cette aube fatale, Léopold III a été digne. D'une dignité qui me paraît être un exemple que le monde devrait mieux connaître et dont certains devraient s'inspirer.

Il a repris à son compte le proverbe français : « Tout est perdu sauf l'honneur » et cela vaut mieux que de devoir dire : « Rien n'est perdu sauf l'honneur ! »

Nul, plus que lui, je crois, n'aurait pu jouer les Gauleiter du vainqueur. Il s'y est refusé. Il est un prisonnier et rien qu'un prisonnier, et cela est émouvant.



MONSIEUR FAKIR

UNE BONNE FARCE

Si vous voulez jouer un tour amusant à quelqu'un, envoyez-lui, dans une enveloppe fermée, la petite surprise que voici



Prenez un carton ou une carte postale que vous plierez en trois. A la partie du milieu, vous fixerez, au moyen d'un papier gommé, un morceau de fil de fer en forme d'U élargi. Faites un petit rond à chaque extrémité de cet U.

Puis, dans chacun des deux ronds, passez une petite bande de caoutchouc. Les deux caoutchouc seront rattachés, au centre de l'U, à un petit anneau de métal ou à une rondelle de fort carton

C... fait, enroulez une trentaine de fois le petit cercle et l'appareil se trouve « armé ». Refermez les deux côtés extérieurs de la carte et placez le tout dans une enveloppe adressée à « la victime ». Quand celle-ci l'ouvrira, elle aura une surprise très amusante... pour les spectateurs

RIONS UN PEU

Qu'est-ce que le potassium [illegible]

N[illegible] est [illegible]

Non plus ? Une dernière question pour vous repêcher quelle est la différence entre le potassium et l'uranium ?

* * *

Au terme d'une soirée plutôt agitée [illegible] regagne en titubant son domicile. Arrivé à sa porte, il [illegible] dans la serrure [illegible] était en train de fumer. N'y parvenant pas et voulant examiner sa « clé », il se place sous un réverbère et considère l'objet, puis s'exclame

Il faut vraiment que je sois saoul : j'ai fumé ma clé toute la soirée !

MONTRE EN MAIN

LES SIX POTS

Vous devez mettre moins que 45 secondes pour déterminer le contenu de chaque pot.

Regardez les six pots de différentes tailles que représente notre dessin. Ils contiennent respectivement des abricots, des pêches, des poires, des fraises, des pommes et des prunes.

Regardez votre montre et trouvez le contenu de chaque pot en tenant compte des renseignements suivants :

a) Si l'on enlève les deux plus grands et les deux plus petits pots, ceux qui restent contiennent les poires et les pêches ;

b) Si l'on enlève les trois plus petits pots, ceux qui restent contiennent les abricots, les poires et les prunes ;

c) Si l'on enlève les quatre pots du milieu, ceux qui restent contiennent les prunes et les pommes.

PERSONNAGES CELEBRES

Trouvez en trente secondes les quatre personnages célèbres vivants dont les noms et prénoms commencent et finissent de la façon suivante

F	N	R	T
N	E	C	N
A	i	H	R
B	O	M	I

LU AUX ETALAGES

Chez le boucher
Ici, pas d'attendrissement.

Chez le crémier
Œufs frais, 0 fr 65
Œufs véritablement frais, 0 fr. 75.

Chez le marchand de volaille
Pancarte apposée sur un poulet :
« Je suis tendre. »

L'homme-sandwich
Mme Lolita - voyance, clairvoyance - allez chez elle les yeux fermés

Marchand de chaussures
Qualité forte, chaussures d'usage pour la marche (A titre de publicité la maison se charge du premier ressemelage dans le mois qui suit l'achat d'une paire de souliers.)

PHRASE CHIFFREE

Voici maintenant une phrase française dans laquelle les consonnes ont été remplacées par des signes conventionnels. Etes-vous capable, par recoupements successifs, de reconstituer cette phrase en tenant compte de la fréquence relative des lettres de l'alphabet ?

Il s'agit de trouver la solution en moins de 5 minutes.

ΦA ΔAΣIΘE EΒΔ ΒAΘΒ ΦOUΔE
ΦE VOUΒ ΔΘAΘΦ MΦEUΣE
ΦU ΣOΘΦE AU VOIΘΔ ΦE ΣUE
ΦU ΔΘAMIΘ ΣAΘIΔIΣE

MOTS CHEVAUCHANTS

On donne les mots suivants :
Oiseau — Illuminer — Evolution — Potage — Urne — Adolescence — Issoudun — Retamage — Evasion — Gantelet.

Placer ces mots dans un certain ordre, à la suite, mais de façon que chacun d'eux chevauche sur le précédent, cachant une ou plusieurs de ses dernières lettres.

Les lettres restées visibles formeront, à la suite, les noms de huit fleuves

FEUILLES

Pouvez-vous dire en dix secondes comment on appelle les feuilles du pin ?

SOLUTIONS

LES SIX POTS

Les six pots contiennent respectivement (et de gauche à droite) : des prunes, des abricots, des poires, des pêches, des fraises et des pommes.

MOTS CHEVAUCHANTS

Adolescence — Urne — Illuminer — Oiseau — Rétamage — Issoudun — Evolution — Gantelet — Potage.

(Adour — Nil — Loire — Tamise — Volga — Néva — Pô — Tage).

FEUILLES

Aiguilles.

PERSONNAGES CELEBRES

Franklin Roosevelt, Neville Chamberlain, Adolf Hitler et Benito Mussolini.

PHRASE CHIFFREE

La Tamise est sans doute le grand fleuve du monde au point de vue du trafic maritime.

LA CROIX-ROUGE AMERICAINE

au secours des victimes de la guerre en Egypte

L[illegible] Egypte [illegible] Moyen-Orient [illegible] ment [illegible] avec le gouvernement [illegible] et les dirigeants de [illegible] du Croissant-Rouge. Un programme pour la distribution [illegible] américains a été [illegible] établi. Des comm[illegible] formées. [illegible] pas de jour [illegible] reçoivent [illegible] du Croissant-Rouge [illegible] sociétés [illegible] produits divers que [illegible] avires ont [illegible] vêtements, les médicaments et des vivres d'une valeur globale de 1.750.000 dollars. D'autres bateaux sont également en route pour l'Egypte, la Palestine et la Syrie [illegible] que po[illegible] occupés par [illegible] Axe dans le Moyen-Orient [illegible] photographies [illegible] ution en Egypte des [illegible] la Croix-Rouge améri[illegible] ceux [illegible] la guerre [illegible] Croix-Rouge américaine [illegible]



Au centre de réfugiés de l'Ecole secondaire de Koubbeh, la princesse Nemetallah, présidente d'honneur, inspecte — en compagnie d'un délégué de la Croix-Rouge américaine — des sacs de vivres récemment reçus. On reconnaît, dans le groupe, Mme Hussein Sirry pacha, épouse du président du Conseil des Ministres.



Des sacs de farine américaine sont conduits vers l'Ecole secondaire Saïdia, à Guizeh, où le Comité des Dames du Croissant-Rouge a installé un centre de réfugiés.



Parmi les dons de la Croix-Rouge américaine se trouvent de magnifiques camions. Celui que l'on voit ici a été donné à la Croix-Rouge britannique qui l'utilise comme ambulance. Au premier plan, un conducteur volontaire américain.



Au centre de réfugiés de Kourshid, dans la Béhera, M. Ralph Bain, Ahmed Kamel pacha, directeur de la Municipalité d'Alexandrie, et le juge Jasper Y. Brinton, de la Cour d'Appel Mixte, président à la distribution de pains confectionnés avec de la farine américaine.



Au centre de réfugiés d'Embabeh, Mme Youssef Zulficar pacha, la princesse Chivékiar et Mme Hussein Sirry pacha examinent une des mille couvertures remises par la Croix-Rouge américaine.

NOS CONTES

LA PORTE VERTE

Supposez que vous soyez en train de vous promener rue de la Bourse tout en fumant une cigarette, lorsque vous vous sentez tiré par une main inconnue et volontaire. Vous retournant, vous vous trouvez en face d'une belle femme, aux yeux expressifs, à la bouche attirante, au corps merveilleusement bien proportionné. Déposant entre vos mains un sandwich aux saucisses, elle retire de son sac une paire de ciseaux, coupe le second bouton de votre veste, vous murmure tout bas le mot « parallélogramme » et s'enfuit furtivement en vous regardant par-dessus son épaule.

Voilà une aventure ! L'accepteriez-vous ? Sûrement pas... Vous rougiriez d'embarras, laisseriez tomber le sandwich aux saucisses et continueriez tranquillement votre chemin, regrettant votre bouton disparu.

Pourtant cet incident aurait été une source d'aventures si seulement on se donnait la peine d'y prêter attention.

Mais, enfants de la mécanique et du matérialisme, nous méprisons toutes ces chances d'évasion ; puis, avec une ingratitude sans pareille, nous nous lamentons de notre existence « triste » et « monotone ».

Rudolph Stein, lui, était un vrai aventurier ; il quittait chaque après-midi son petit appartement à la recherche de l'inconnu et du nouveau. Ce goût l'avait souvent fait tomber dans d'étranges pièges, mais cela ne diminuait en rien sa soif de l'aventure.

Un soir, Rudolph se promenait le long d'une des grandes avenues de la ville. Tout d'un coup il vit sur le trottoir une grosse caisse en verre contenant deux énormes râteliers. Un nègre géant distribuait des cartes-réclame à chacun des passants. Il était pompeusement vêtu d'un casque militaire, d'un pantalon jaune canari et d'un manteau rouge brodé. Rudolph s'empara de la carte qui lui fut remise et la parcourut distraitement. Puis, surpris par son contenu, il la retourna entre ses mains et la relut avec intérêt. La feuille de papier contenait ces trois mots écrits à l'encre bleue : « La Porte Verte ». Devant lui, un homme venait de jeter à terre la carte prise au nègre. Le jeune homme la ramassa. Il y trouva imprimés le nom et l'adresse d'un dentiste, ainsi que des détails concernant le plombage et l'arrachement des dents.

L'aventurier s'arrêta pour réfléchir. Puis il traversa la rue, revint d'une centaine de pas en arrière, retraversa la rue et rejoignit le flot des passants qui défilait devant l'Africain.

Il prit d'un air indifférent une seconde carte et y jeta un coup d'œil. De même que la première fois, il ne put lire que les trois mots : « La Porte Verte », tracés avec la même encre et la même écriture... Quatre ou cinq cartes avaient été négligemment jetées par des passants autour de lui. Il s'en empara. Chacune d'elles énumérait les qualités du fameux dentiste.

Mystère ! Aventure !

Rudolph retourna lentement vers le géant nègre, mais ne reçut cette fois aucun message. Il sembla au jeune homme que celui-ci le regardait froidement et dédaigneusement. Ce regard le cloua sur place : il le prit pour une silencieuse accusation. Oui, quel que soit le sens des mots écrits à l'encre bleue, le nègre l'avait par deux fois choisi pour résoudre leur énigme, et maintenant il avait l'air de le juger indigne de cet honneur.

Debout sur le trottoir, Stein fit un rapide examen de l'immeuble de cinq étages où il supposa que son aventure devait avoir lieu. Au premier se trouvait un magasin de fourrures, la clinique du dentiste occupait le second, et les trois autres, comme des pancartes l'indiquaient, étaient réservés à des musiciens, tailleurs, modistes, etc.

Il grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier, et s'arrêta hors d'haleine au dernier étage. Le hall était faiblement éclairé par une petite lanterne. Il s'en approcha et vit à sa lueur... une porte verte.

Il hésita un instant, puis, se rappelant le regard dédaigneux du nègre, il fit deux pas en avant et sonna. Qu'y avait-il là, derrière ces planches vertes ? Danger, amour ou déception ? Rudolph, le cœur battant, attendait la clef de l'énigme...

Un bruit de serrure se fit entendre à l'intérieur, puis la porte s'ouvrit doucement. Une jeune fille, d'une vingtaine d'années, se tenait là, pâle et tremblante. Elle chancela, fit quelques pas en arrière et tomba évanouie.

Le jeune homme la porta sur un sofa et jeta un regard dans l'appartement éclairé par une petite lampe à gaz. Tout était propre, mais d'une pauvreté extrême.

La jeune fille était encore évanouie. Il chercha vainement un baril dans la pièce... Il faut rouler sur un baril les personnes qui... Non, non, ceci est pour les noyés. Il l'éventa avec son chapeau et au bout de quelques secondes elle revint à elle. Deux yeux francs, un petit nez retroussé, des cheveux bouclés constituaient le couronnement de sa merveilleuse aventure... Mais pourquoi ce pauvre visage était-il si pâle et si maigre ?...

La jeune fille le regarda calmement et sourit :

— Je me suis évanouie, n'est-ce pas ? demanda-t-elle faiblement. Il y a trois jours que je n'ai presque rien mangé...

— Nom d'une pipe ! s'exclama Rudolph en se levant, attendez, je reviens.

Il sortit en courant. Vingt minutes plus tard, il revint les bras chargés de paquets. Il les déposa sur la table : du pain, du beurre, de la viande froide, des gâteaux, un poulet rôti, une bouteille de lait et une autre de thé.

— C'est ridicule, dit Stein, de rester sans manger... Allons, venez, le dîner est servi.

Il l'aida à s'asseoir, puis demanda :

— Y a-t-il une tasse pour le thé ?

— Sur le dressoir, près de la fenêtre.

Quand il retourna, il la vit attaquant un énorme concombre, les yeux brillants de joie. Il l'arracha de sa main en riant et lui versa une tasse de lait.

— Buvez ceci d'abord, et puis vous aurez une tasse de thé et une aile de poulet. Si vous êtes très sage, vous aurez demain un concombre.

Le thé ranima la jeune fille et lui redonna des couleurs. Elle commença à manger avec un solide appétit. Elle avait l'air de considérer la présence du jeune homme et les services qu'il lui rendait comme une chose naturelle. Elle était bien loin des conventions à ce moment. Puis, comme elle reprenait petit à petit des forces, elle se mit à raconter sa vie de jeune vendeuse au maigre salaire... Après une grave maladie, elle perdit son emploi. N'ayant pas un sou, elle dépérissait de faim lorsque l'aventurier lui tomba du ciel.

C'était un drame des plus banaux, un drame comme on en voit tous les jours, mais pour Rudolph, il parut aussi grandiose que l'Iliade...

— Et dire que vous êtes passée par toutes ces misères ! s'exclama-t-il.

— C'était affreux...

— N'avez-vous aucun ami, aucun parent ?

— Aucun...

— Je suis seul au monde, moi aussi... dit Stein après une pause.

— J'en suis heureuse, lança la jeune fille presque malgré elle.

Soudain ses paupières se baissèrent et elle bâilla profondément :

— J'ai terriblement sommeil, murmura-t-elle, et pourtant je me sens si bien...

L'aventurier se leva :

— Alors je vous dis « au revoir ». Quelques bonnes heures de sommeil vous rétabliront complètement.

Elle lui serra la main tout en lui souhaitant bonne nuit. Dans ses yeux on pouvait lire une interrogation. Rudolph y répondit en ces termes :

— Ah ! Je reviens demain. Vous ne vous débarrasserez pas si facilement de moi.

Puis, comme si la raison qui le fit venir était bien moins importante que le fait qu'il soit venu, elle demanda presque avec indifférence :

— Comment cela se fait-il que vous ayez tapé à ma porte ?

Il la regarda un moment, se rappela l'affaire des cartes et se sentit mal à l'aise. Que serait-il advenu si le message était tombé entre d'autres mains que les siennes ? Il décida rapidement qu'il ne devrait jamais l'humilier en lui apprenant qu'il était au courant de l'étrange expédient auquel elle eut recours dans sa grande détresse.

— Je venais voir un ami, répondit-il, et je me suis trompé d'étage.

La dernière chose qu'il vit dans la chambre avant que la porte verte ne se fermât fut son sourire.

Descendant lentement l'escalier, il examina attentivement l'immeuble : à son grand étonnement, « chacune des portes qu'il rencontra sur son chemin était peinte en vert ». Intrigué, il sortit dans la rue et se posta devant l'Africain :

— Voulez-vous me dire pourquoi vous m'avez remis ces deux cartes ? demanda-t-il en montrant les feuilles de papier.

Le nègre sourit, montrant deux belles rangées de dents :

— Ça, il est ici, moussiou, dit-il en indiquant la maison du coin, mais ju crois qué vous êtes tardé pour l'premier acte.

Rudolph, regardant l'immeuble désigné par son interlocuteur, vit une grande affiche électrique contenant ces mots :

THEATRE MAJESTIC
SOIREE DE GALA...
« LA PORTE VERTE »

— J'ai appris, moussiou, qué c'est une pièce magnoufique, continua le noir. Le directeur i'm'a donné un shilling, v'savez, pour qué ju distribue quelques-unes de ses cartes avec celles du doctère.

(Adapté de l'anglais)

Féminités

SI VOUS ETIEZ...

Les femmes orientales sont-elles mieux traitées que les femmes des autres pays ? C'est un point à discuter. Mais avant de trop vite décider, lisez ces documents :

Si vous étiez ITALIENNE... votre mari ne pourrait vous embrasser en public que devant un train — après avoir pris des tickets de quai.

Si vous étiez AMERICAINE... l'homme avec qui vous sortez vous enverrait un bouquet, des bonbons et une fleur pour le corsage.

Si vous étiez ESPAGNOLE... les inconnus vous salueraient courtoisement et ajouteraient : « Dieu bénisse ta mère qui t'a faite si belle ! »

Si vous étiez AMERICAINE... lorsqu'il vous arriverait de vous lever de table, tous les hommes bondiraient aussitôt sur leurs pieds.

Si vous étiez SUEDOISE... votre voisin de table vous demanderait la permission de boire, mais la politesse vous obligerait à vider aussi votre verre.

Si vous étiez ALLEMANDE... le danseur qu'on vous présenterait claquerait des talons et vous inviterait à danser à la troisième personne.

Si vous étiez ANGLAISE... lorsque vous seriez dans l'ascenseur, les messieurs tiendraient leur chapeau à la main pour vous faire honneur.

CAMOUFLEZ VOS DEFAUTS

Je me trouvais dernièrement dans ce grand cabaret à la mode où la fine fleur de la société cairote se donne rendez-vous. Si certaines femmes étaient habillées avec un goût parfait, d'autres, par contre, exhibaient des toilettes qui, loin de camoufler leurs imperfections physiques, les mettaient au contraire en vedette.

J'ai sélectionné sept types de femmes qui étaient habillées comme elles ne devaient pas l'être. Peut-être vous arrive-t-il de commettre les mêmes erreurs qu'elles lorsqu'il s'agit de choisir le modèle de votre robe de bal ou de soirée ? Le petit aperçu ci-dessous vous aidera à être désormais vêtue avec intelligence et discrétion.

1. ELLE A DES BOURRELETS DE GRAISSE DANS LE DOS



Elle a peut-être un corps assez joli, quoiqu'un peu gras. Sur son dos, des formations graisseuses sont nettement visibles. En portant un corsage ajusté, avec derrière un décolleté en forme de V, on comprime ces graisses qui rejaillissent ensuite en bourrelets disgracieux. Si vous êtes affligée de ce défaut, portez toujours des hauts de robes un peu flous et ayez à tout prix un décolleté carré, qui ne soit pas trop échancré.

2. ELLE A UNE COLONNE VERTEBRALE TROP SAILLANTE



Celle-là, par contre, n'a pas assez de tissus graisseux dans le dos. Elle n'a pas de quoi recouvrir suffisamment ses os. Elle commence alors à crâner en prétendant que cela ne l'empêche nullement de porter des robes sans dos qui, dit-elle, lui vont à merveille. Evitez de suivre l'exemple de cette personne. Si vous n'avez pas un dos parfait, portez toujours des toilettes ayant des décolletés ronds et très modérément échancrés. Vous serez charmante et nul ne saura que vous avez un dos osseux.

3. ELLE A DES BRAS TROP GROS



Certaines femmes ayant des bras trop gros mettent un point d'honneur à porter des toilettes de bal à bretelles. S'imaginent-elles vraiment que le fait de voir ce déploiement de graisse est très joli ? J'ai plus d'une fois entendu des remarques fort désobligeantes sur le compte des personnes qui commettent cette erreur. Quant à vous, si vous avez ce défaut, portez des manches bouffantes très riches et un corsage en forme de V.

4. ELLE A UNE POITRINE PLANTUREUSE



J'adore les robes sans bretelles qui me font penser aux belles dames des temps jadis. Il semble que beaucoup de femmes ayant une forte poitrine partagent mon point de vue, puisqu'elles n'hésitent pas à se faire une toilette qui commence un peu au-dessus de la poitrine et qui donne à celle-ci un aspect nettement indécent. Evitez les corsages en biais, les décolletés généreux. Portez des modèles flous, vaporeux, on vous trouvera charmante.

5. ELLE EST TROP MAIGRE ET RAPPELLE UN CURE-DENT



« Je suis trop maigre ? Qu'importe ! J'ai au moins le courage de montrer que ce défaut ne m'empêche pas de porter une robe très décolletée. » C'est ainsi que raisonne la dame trop maigre qui choisit un modèle de robe de soir rappelant exactement une chemise. Mais vous, qui êtes plus intelligente, j'en suis sûre, choisissez des corsages très ouvragés, des manches bouffantes.

6. ELLE A DE LARGES HANCHES



Hélas !... Ce défaut est des plus courants, car les femmes mènent une vie trop sédentaire et ne prennent pas assez d'exercices. Certaines parmi celles qui en sont affligées aiment les robes ajustées, mais, comme elles ne se voient pas de dos, elles ne savent pas combien elles sont répugnantes à regarder. Si vous avez ce même défaut, portez des jupes larges et que votre robe ne soit pas trop ajustée à la taille. Un genre style, ou empire, est tout spécialement indiqué pour vous.

ANNE-MARIE

DIMANCHE PROCHAIN

IMAGES

publie un numéro spécial :

CROQUIS ET DESSINS DE GUERRE

PROCHAINEMENT :

2 ANNÉES DE GUERRE

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie. 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.

ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale — Le Caire

DES GOUTS ET DES COULEURS...

Les goûts, peut-être, ne se commandent point, mais le choix des couleurs est, dans la vie, une chose beaucoup plus importante qu'on ne le pense.

Mais oui, la couleur de votre robe, du papier de votre salle à manger ou des tentures de votre chambre à coucher peut avoir des conséquences insoupçonnables sur la paix de votre ménage.

Je connaissais une jeune femme qui adorait le lie de vin. Elle l'adorait à un tel point qu'elle en mettait partout. Ses murs, ses rideaux, le velours dont elle recouvrait le divan, tout était lie de vin. Son mari ne pouvait se regarder dans un miroir sans que la couleur environnante ne lui parût déteindre sur lui-même.

Il se voyait avec un visage rougeâtre et était convaincu d'avoir une tension artérielle. Tant et si bien que ses amis finirent par remarquer qu'il avait perdu sa gaîté et sa joie de vivre. L'abus du lie de vin avait déteint sur son tempérament. Ils le questionnèrent, finirent par connaître la vérité et en parlèrent à sa femme. Celle-ci, Dieu merci, était intelligente. Du jour au lendemain, le lie de vin disparut à tout jamais de sa maison et de son armoire et fit place à des teintes joyeuses et variées. Du coup, Monsieur retrouva son entrain d'antan.

Ce fait authentique prouve combien le choix des couleurs est important dans la vie.

On a aussi remarqué que la couleur des vitres par lesquelles la lumière pénétrait dans les ateliers ou les usines avait de l'influence sur la qualité du travail. Une lumière orange provoque la gaîté et la bonne humeur, tandis que le vert ou le bleu rendent moroses les visages et silencieuses les bouches.

Il y a quelques années, une société de produits chimiques et colorants avait décidé d'organiser, à titre d'essai, une série de bals masqués. Et, pour chacun de ces bals, la décoration de la salle et des travestis devait être d'une couleur uniforme qui variait selon les cas. Eh bien, la gaîté et l'animation de ces réunions dépendaient régulièrement de la couleur choisie.

Conseils à mes Nièces

Nièce « Suzy »

Pour faire disparaître cette tache d'acide picrique, recouvrez-la avec de l'eau boriquée additionnée de 1 % de benzoate de sodium ou simplement avec une solution saturée de borate de sodium. Quand la tache disparaîtra, rincez à plusieurs reprises.

Nièce « Ménagère économe toujours soucieuse d'apprendre »

Mais oui, vous pouvez empêcher votre lait de tourner en y mettant un peu de bicarbonate de soude (2 gr. 5 pour un litre). Faites-le bouillir ensuite. Le lait restera ainsi beaucoup plus longtemps sans risquer de se coaguler.

Nièce « Claire A. »

Je vous remercie beaucoup pour votre gentille lettre si pleine de confiance. Nettoyez votre tapis de laine beige de la manière suivante : dans un bol d'eau tiède, versez une grande cuillerée d'ammoniaque. Prenez une petite brosse, trempez-la dans le bol et frottez tout votre tapis en l'imprégnant du liquide. Brossez-le ensuite à l'eau claire. Faites-le sécher rapidement devant une fenêtre ouverte. Si vous êtes obligée de le laisser sur le plancher, interposez des journaux, afin que le parquet ne soit pas mouillé.

Nièce « Aime le sport »

Non, on ne peut pas faire disparaître les taches de rousseur avec la crème en question. Il vous faudrait aller dans un bon institut de beauté où votre mal, si mal il y a, serait traité. Pour votre visage employez des applications de lait caillé, c'est excellent.

Nièce « Lotus bleu »

Ce jeune homme a peur pour vous. Pensez à votre situation s'il lui arrivait d'être tué ! Attendez, patientez. Il a raison, le moment est trop grave pour prendre des décisions qui pourraient ruiner votre vie à jamais. Pourquoi êtes-vous tellement méfiante envers lui ? Faites-lui confiance et n'oubliez pas qu'il est votre fiancé.

Nièce « Deanna la brune » (N° 1)

Je préfère aussi la seconde manière. Le thé et les gâteaux cités seront excellents pour plus tard. A part ça, vous n'avez pas besoin d'offrir quoi que ce soit. Si je n'ai pas répondu à votre lettre, c'est que je ne l'ai jamais reçue. Mille regrets. Ecrivez-moi quand vous le voudrez.

Nièce « Vestale d'un grand amour passé »

Je m'étonne vraiment qu'une jeune fille aussi instruite et intelligente que vous puisse passer son temps à pleurer un amour qui n'existe plus. Celui que vous aimiez est déjà père de famille et vous le regrettez encore ? Mais vraiment ne trouvez-vous pas qu'il est grand temps d'oublier tout cela ? Sortez, voyez vos amis, faites des nouvelles connaissances et vous verrez combien vite vous oublierez cet homme. Seulement, vous devez vouloir oublier. Le voulez-vous ?

Nièce « Rêveuse »

Cessez de vivre dans une autre planète, devenez un peu plus réaliste et regardez la vie bien en face. Elle a ses difficultés, mais elle ne manque pas aussi de charme. Et puis, ayez davantage confiance en vous-même. Votre photo me prouve que vous êtes une très jolie jeune fille et que dame Nature a été généreuse envers vous.

Nièce « Flamboyante »

Il serait en effet domage de perdre cette belle teinte de cheveux, simplement parce que vous n'aimez pas l'entretenir. Dites à votre coiffeur de vous faire un rinçage au henné. Je préfère que vous vous adressiez à lui au lieu de faire vous-même une application. Vous risqueriez d'obtenir une couleur trop pâle ou bien trop foncée.

Nièce « Emma »

Vous n'êtes pas la seule à vous plaindre qu'après quelques semaines d'usage, une voilette, sans être abîmée, devient toute fripée et pend sans grâce. Pour remédier à cet inconvénient, placez-la entre deux feuilles de papier journal, bien à plat, et repassez-la avec un fer modérément chaud. Vous pouvez lui redonner un peu d'apprêt en la faisant tremper dans une eau légèrement gommée, puis en la repassant entre deux linges.

Nièce « Ginette des Colombes »

Pour votre mariage, puisque vous ne voulez pas porter une toilette de mariée, je vous conseille de vous faire faire un tailleur blanc, soit en alpaga, soit en crêpe très lourd. Le jour du mariage, les accessoires seront : gants, sac, chapeau, chaussures blancs. Plus tard, vous pourrez porter n'importe quelle couleur pour rehausser votre tailleur. Le blanc se marie avec toutes les teintes, particulièrement avec les gammes de bleu, de rouge, de vert, etc...

Nièce « Pitchounette qui veut tout savoir »

Deanna Durbin s'est, en effet, mariée à Paul Vaugham, un jeune assistant-metteur en scène de grand avenir. Les deux jeunes gens s'aimaient depuis des années (deux années et demie pour être précise), mais Deanna ne pouvait pas se marier à cause de son extrême jeunesse. Elle tournera encore des films comme auparavant et son mariage ne nuira en rien à sa carrière.

TANTE ANNE-MARIE



Vedettes en liberté

Barbara Stanwyck, alias Mme Robert Taylor, ferme les yeux dans une attitude pleine de langueur... Est-ce pour se protéger de la lumière ou pour mieux suivre un rêve intérieur ?

Olivia de Havilland, toute jeunesse et toute beauté, nous offre ici une image de fraîcheur encore plus agréable que celle qu'elle nous donne à l'écran. Pour l'ingénue n° 1 du cinéma, toute vedette qui se respecte doit passer ses loisirs au bord de l'eau.

La casquette crânement posée sur l'œil droit, le regard étincelant de malice, les poings sur les hanches... Wanda Micky vous sourit de toute la grâce de ses vingt-deux ans. Est-il besoin de dire qu'elle a, à Hollywood, une réputation d'espiègle bien établie ?